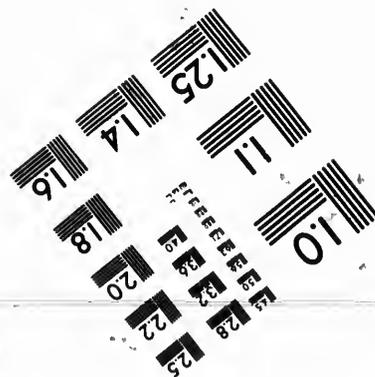
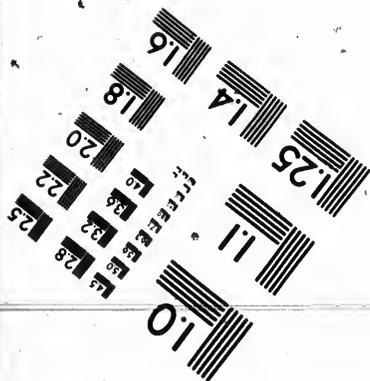
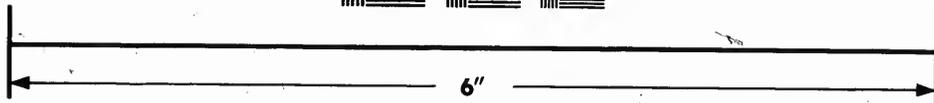
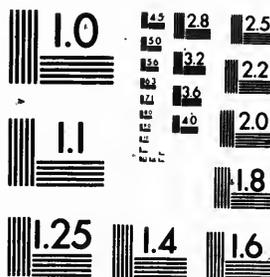


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)**

**ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1992

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous

10X	14X	18X	22X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	

and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

best original
 is copy which
 may alter any
 which may
 filming, are

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il
 lui a été possible de se procurer. Les détails de cet
 exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue
 bibliographique, qui peuvent modifier une image
 reproduite, ou qui peuvent exiger une modification
 dans la méthode normale de filmage sont indiqués
 ci-dessous.

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
 Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

checked below/
 indiqué ci-dessous

18X	22X	26X	30X
20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

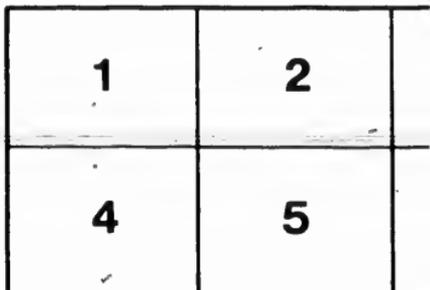
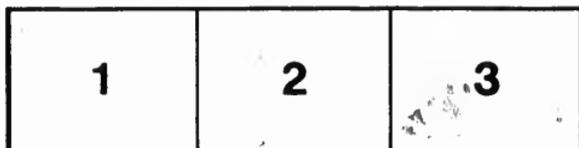
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exa
géné

Les i
plus
de la
confé
filma

Les e
papier
par le
derni
d'impr
plat,
origi
premi
d'impr
la de
empr

Un d
derni
cas:
symb

Les c
filmé
Lorsc
repro
de l'a
et de
d'im
illust

ced thanks

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la
générosité de:

ada

Bibliothèque nationale du Canada

quality
legibility
the

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

are filmed
ing on
nd impres-
te. All
ng on the
mpres-
a printed

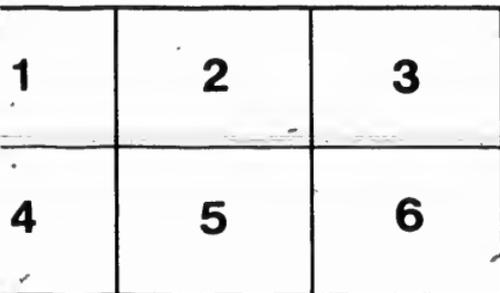
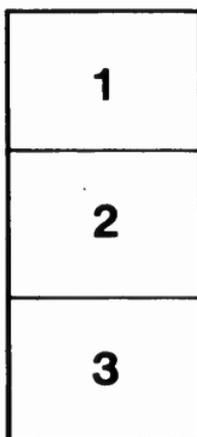
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

fiche
"CON-
END"),

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▼ signifie "FIN".

ed at
rge to be
imed
, left to
as as
ate the

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



J. A. Bruchon

Picardo

NATIONAL LIBRARY
CANADA
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

LA TOUR DU NORD

DRAME EN TROIS ACTES

TO

1

S

C. O.

LA
TOUR DU NORD

DRAME EN TROIS ACTES

PAR

Le R. P. H. FAURE, S. J.

SEPT PERSONNAGES ET FIGURATION.

MONTREAL

C. O. BEUCHEMIN & FILS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS
256 et 258, rue Saint Paul

—
1897

PQ2241

F322

76

897

PERSONNAGES :

- Don*
Y. DON FERNANDO, comte de Stella.
- Don*
DON ALONZO, lieutenant des gardes du roi, fils de don Fernando.
- Don*
DON MORTANO, ancien intendant du comte, possesseur du château et des terres de Stella.
- H.B.*
RICARDO, intendant de Mortano.
- Matte*
BONIFACIO, ancien serviteur de don Fernando, fermier du château.
- Sec.*
Le mendiant des bois.
- Don*
L'alcade de Stella.
- Don*
Un garde du roi, au service de don Alonzo.
- L. Roca*
RINALDO, }
Cherina BEPPO, } assassins, aux ordres de Ricardo.
- Paysans et bûcherons.

La scène est en Espagne, au pied des Asturies.

*(Les deux
manteaux
debout, su
écoutent. I*

RICARDO
garde à vo
intervalles

LA TOUR DU NORD.

ACTE PREMIER

La voix mystérieuse et le château de Stella.

La scène représente une allée du parc de Stella, au pied de la tour du Nord, qui se dresse à droite. A gauche, de grands arbres, un banc à plusieurs places. On aperçoit, dans le fond, les montagnes des Asturies. (Le théâtre est un peu obscur pendant les premières scènes ; il s'éclaire ensuite insensiblement.)

SCÈNE I

RICARDO, RINALDO, ET BEPPO.

(Les deux assassins sont enveloppés dans de larges manteaux ; un poignard à la main, ils se tiennent debout, sur le côté de la scène, près de la tour. Ils écoutent. Minuit sonne au beffroi du château.)

RICARDO (dans la coulisse).—Sentinelles, prenez garde à vous ! (Ce cri est répété 3 fois, à l'extérieur, à intervalles égaux et en s'affaiblissant.)

RICARDO.—Tout est tranquille. Les sentinelles sont à leurs postes. La nuit est sombre, et le vent qui souffle est favorable à mes projets... Êtes-vous prêts ?

LES ASSASSINS.—Oui.

RICARDO.—Il faut frapper.

LES ASSASSINS.—Qui ?

RICARDO.—Un officier des gardes du roi.

LES ASSASSINS.—Où ?

RICARDO.—Dans une gorge des Asturies.

LES ASSASSINS.—L'heure ?

RICARDO.—Dans deux heures, vous serez au col de la Reinosa. Entre 3 et 4 heures, un voyageur, portant le costume d'officier des gardes, accompagné d'un domestique, doit franchir ce passage... Je ne veux pas qu'il en sorte... Vous comprenez?... J'attache à cette exécution la plus haute importance. Si avant le jour mes ordres sont exécutés, vous aurez de l'or à pleines mains; sinon, malheur à vous! Allez. (*Les poignards croisés, les assassins chantent.*)

Haine, vengeance, à nous, à nous

La mort, le sang, l'or et le crime!

Roi des enfers, protège-nous,

Guide nos bras au cœur de la victime!

RICARDO.—C'est bien. Avant l'aurore soyez de retour; vous me trouverez dans la tour du Nord. (*Il sort.*)

RIN
ce voy

BEPP
quelqu
préssa
chose.

RINA

BEPP
le com
seur de
est enf
tu igno
fils; et
alors in
dans le
le jeun
l'adopt
habitan
dans le
d'hui, p
dix ans
gardes,
gine; p

RINA
Mortanc

BEPP
do: que
Stella!
de plain
pleurer.
dort, il,

— 7 —
SCÈNE II

RINALDO, BEPPO.

RINALDO.—Dis-moi, Beppo, sais-tu quel peut être ce voyageur de si grande importance?

BEPPO.—Non ; mais j'imagine que ce doit être quelque grand personnage, et même, les ordres si pressants de Ricardo me font soupçonner quelque chose.

RINALDO.—Quoi donc ?

BEPPO.—Écoute, Rinaldo. Tu n'ignores pas que le comte de Mortano n'est point le légitime possesseur de ce château, et que le vieux comte de Stella est enfermé ici, dans la tour du Nord ; mais ce que tu ignores, sans doute, c'est que le comte avait un fils ; et lorsque, il y a vingt ans, le cruel Mortano, alors intendant du comte de Stella, jeta son maître dans les prisons du château, il garda près de lui le jeune Alonzo, fils du comte, âgé de cinq ans, l'adopta, pour donner le change à la justice et aux habitants, et faire croire à ses larmes hypocrites, dans les funérailles simulées du comte. Aujourd'hui, peut-être cet enfant, qu'il tient éloigné, depuis dix ans, l'ayant fait entrer dans le régiment des gardes, peut-être a-t-il eu connaissance de son origine ; peut-être vient-il réclamer ses biens !

RINALDO.—Peut-être, et l'on conçoit alors que Mortano prenne ses précautions.

BEPPO.—Ah ! si tu avais connu cet enfant, Rinaldo : quelle âme généreuse ! et son père, le comte de Stella ! Quand je songe à lui, je ne puis m'empêcher de plaindre son sort, et parfois je me surprends à pleurer. Il était si bon ! Pauvre comte ! il est là, il dort, il pleure peut-être ! et c'est moi, Rinaldo, moi

sentinelles
et le vent
Êtes-vous

rez au col
voyageur,
accompa-
passage...
prenez?...
te impor-
exécutés,
malheur
s assassins

soyez de
du Nord.

qui l'ai enfermé dans cette tour, moi, son geôlier pendant dix ans ! Ah ! depuis, il a passé sur ma conscience bien des crimes ; mais celui-là, Rinaldo, l'ingratitude, .. il est toujours là, qui me pèse et me tourmente ! et, cette nuit, je vais peut-être plonger ma main dans le sang du fils de mon ancien maître !

RINALDO.—Ce que tu me dis, Beppo, m'explique les instances et les menaces de Ricardo. En ce cas, il s'agit de ne point manquer notre coup. Nous n'avons pas de temps à perdre, partons.

BEPP0.—Oui, partons. (*Ils sortent. En même temps paraît, dans le fond de la scène, en se dissimulant, un mendiant, qui s'avance lentement, en les suivant des yeux.*)

SCÈNE III

LE MENDIANT.—Encore du sang ! encore des crimes, sans doute !... Pauvre cher pays, en quelles mains tu es tombé !... Mais il est un Dieu au ciel, et tôt ou tard se fera la justice ! (*Il dépose sa besace au pied d'un arbre.*) Cependant voilà bien des années que le tyran triomphe, et ses vexations continuelles et sa cruauté révoltent tous les paysans, sans qu'on ose jamais protester ni se plaindre, car le moindre mot, que dis-je, le moindre soupçon est puni de mort. Des sbires, des brigands armés se tiennent sur pied, jour et nuit, toujours prêts, sur un désir du maître, sur un signe de l'infâme Ricardo, à se jeter sur la victime désignée à leurs poignards impitoyables... Mon Dieu ! faites luire enfin le jour de la justice, et délivrez le peuple qui vous appelle, qui vous implore chaque jour !

VOIX SOUTER A'INE (*chant sombre, étouffé*).

Il est au ciel un Juge redoutable,
Toujours armé pour punir le coupable !

LE M
(Il prêt

P
L
T

LE M
rien...
la tour

Pa
So

LE M
revenan
péri au
errer en
Mon Die
d'entend
du comt
offre me
éternel !

RICARD

LE MEN
servir, sei

RICARD
heure ?

LE MEN
visite mat
que Jacop

LE MENDIANT (*avec effroi*).—D'où vient cette voix ?
(*Il prête l'oreille.*)

VOIX SOUTERRAINE.

Pour l'apaiser, en vain le criminel
Lève les mains et les yeux vers le ciel :
Toujours son crime irrite l'Éternel !

LE MENDIANT.—Quel mystère !... (*Il écoute.*) Plus rien... On entend des pas, un bruit de chaînes, dans la tour du Nord.

VOIX SOUTERRAINE.

Partout maudit, dans l'or, dans la richesse,
Son cœur l'accuse, et le remords le presse !

LE MENDIANT.—Il n'y a plus de doute : c'est le revenant du château. Hélas ! tant de victimes ont péri au fond de cette tour ; tant d'âmes doivent errer en ces lieux maudits et demander vengeance ! Mon Dieu ! ayez compassion de celle que je viens d'entendre ! et si c'est l'âme de mon vieux maître, du comte de Stella, pour qui, chaque jour, je vous offre mes prières, donnez-lui la paix et le repos éternel !

SCÈNE IV

LE MENDIANT, ET RICARDO.

RICARDO (*entrant*).—Qui va là ?

LE MENDIANT.—Le mendiant des bois, pour vous servir, seigneur Ricardo !

RICARDO.—Comment ! c'est toi, Jacopo, et à cette heure ?

LE MENDIANT.—Vous paraissez surpris de ma visite matinale, on dirait. Mais vous saviez bien que Jacopo, le rôdeur, voyage surtout la nuit, et

qu'on le rencontre un peu partout. Voyez-vous, seigneur Ricardo, c'est mon métier, à moi, de battre la campagne ; et ce métier me plaît. D'ailleurs, quand on a l'âme en paix, tous les métiers sont bons et l'on se trouve bien toujours. Tenez, je gage que je suis plus heureux que vous, seigneur capitaine.

RICARDO.—Où veux-tu en venir avec tes réflexions ?

LE MENDIANT.—Je veux dire que la fortune et la grandeur ne donnent pas toujours le contentement et la joie sur la terre. Les tentations sont bien puissantes, quand on peut les satisfaire, et l'or fait commettre bien des crimes. Je tiens, moi, c'est mon opinion, ne vous en fâchez pas, seigneur Ricardo, je tiens qu'il y a souvent plus d'honnêteté sous les haillons que sous les habits dorés.

RICARDO.—Ne fais pas l'insolent, Jacopo ; tu sais qu'on ne m'irrite pas en vain.

LE MENDIANT.—Si je le sais ? Je crois bien, et c'est précisément ce que je veux dire. Mais vous savez aussi que vous avez besoin de moi, et que, sans le secours de mon art, seigneur Ricardo, à cette heure, serait peut-être le compagnon du mendiant des bois.

RICARDO.—Bien, je te comprends ; mais assez sur ce chapitre. Voyons, où vas-tu, et où seras-tu, demain ?

LE MENDIANT.—Ma présence vous gêne peut-être un peu, dans la circonstance, Ricardo ; mais c'est une affaire de quatre ou cinq jours simplement que je dois passer ici. Je retournerai ensuite dans la montagne... Tiens ! on dirait que cela ne vous va pas très bien.

RICARDO.—
tenu
de rep

LE MENDIANT.—
maître
comme
rais ég
vie.

RICARDO.—
compte
ordre d

LE MENDIANT.—
capitai
peu di
toute s
bruit à
tout ce
parce q
vous y
bien qu

RICARDO.—
souvent
château

LE MENDIANT.—
mystère
dans le

RICARDO.—
et tu de

LE MENDIANT.—
vrai ! J
très vra
qu'un in

RICARDO.—

RICARDO (*impatient*).—Tu vas repartir immédiatement, entends-tu ? et de huit jours je te défends de reparaitre ici.

LE MENDIANT.—Oh ! oh ! comme vous y allez, maître Ricardo ! Vous savez bien que, de loin comme de près, rien ne m'échappe, et que je pourrais égrener jour par jour, tout le chapelet de votre vie.

RICARDO.—Oui, je sais que tu fais courir sur mon compte bien des calomnies, et je songe à y mettre ordre définitivement.

LE MENDIANT.—Des calomnies sur votre compte, capitaine ? (*Souriant.*) La chose serait peut-être un peu difficile. Cependant, je puis vous assurer, en toute sincérité, que je n'ai jamais répandu aucun bruit à votre sujet. Tout ce que j'ai pu apprendre, tout ce que je connais, je le garde là, maître Ricardo, parce que je sais qu'il est une justice au ciel, et que vous y rendrez compte de tous vos actes, tout aussi bien que moi.

RICARDO.—On m'a dit cependant que tu parlais souvent d'un prétendu revenant qui hanterait le château.

LE MENDIANT.—Oh ! pour cela ce n'est plus un mystère pour personne, et tout le monde en parle, dans le pays.

RICARDO.—Mais tu sais bien que ce n'est pas vrai, et tu devrais démentir cela partout.

LE MENDIANT.—Ce n'est pas vrai ! ce n'est pas vrai ! Je n'en sais rien, et je crois même que c'est très vrai, puisque je viens de l'entendre, il n'y a qu'un instant.

RICARDO.—Que dis-tu ?

LE MENDIANT.—Je dis que je viens d'entendre, ici tout près, dans la tour du Nord, une grosse voix qui disait :

Il est au ciel un Juge redoutable,
Toujours armé pour punir le coupable !

et puis, des bruits de chaînes, des pas, des gémissements...

RICARDO.—Tu l'as rêvé, Jacopo. C'est assurément un effet de ton imagination. En te trouvant, la nuit, près de la tour du Nord, la tête encore toute pleine de cette méchante histoire, que tu racontes trop souvent, tu auras cru entendre tout ce que tu dis ; ou bien peut-être encore, tu te seras endormi, et tu auras alors tout simplement rêvé aux revenants. (*On entend un bruit souterrain et des soupirs.*)

VOIX SOUTERRAINE (*étouffée*).

Il est au ciel un Juge redoutable,
Toujours armé pour punir le coupable !

LE MENDIANT (*après un moment de silence*).—Eh bien, seigneur Ricardo, est-ce un rêve ? et n'êtes-vous pas bel et bien éveillé, à cette heure, tout aussi bien que moi ?

RICARDO.—Que veux-tu dire ? Je n'ai rien entendu, si ce n'est le vent qui gémit en s'engouffrant dans les meurtrières de la tour, et la sentinelle qui chante pour passer le temps.

LE MENDIANT.—Ah ! Eh bien, moi, je persiste à croire que c'est un revenant. Que voulez-vous y faire, seigneur Ricardo ? j'ai des oreilles pour entendre, Dieu merci ! et j'ai trop souvent écouté pleurer, gémir et soupirer le vent, à travers les bruyères et les arbres de la montagne, pour m'y tromper à cette heure.

RICARDO.
tête, q
mande

LE MENDIANT.
taine.
un chie
pour to
songe g

RICARDO.
ta mau
des cac

LE MENDIANT.
blie pa
sous un
même v
la condi
château
d'hui, v

RICARDO.
de toi...

LE MENDIANT.
Ricardo
ni la mo
il est vra
expier n
du Tout
ne cache
e prie
éclaire e
our de l
pour mi
cher vos

RICARDO.
est à bou

LE MENDIANT.
e me re

d'entendre,
grosse voix

RICARDO.—Je te dis, moi, et je te jure sur ma tête, que ce n'est pas un revenant; et je te commande de le démentir partout, dans la contrée.

des gémis-

LE MENDIANT (*riant*).—Oh ! oh ! tout doux, capitaine. Voyez-vous, Jacopo et la vérité, c'est comme un chien avec son maître; et je vous déclare que, pour tout l'or du monde, je ne dirais pas un mensonge gros comme un grain de sable seulement.

assurément
rouvant, la
ncore toute
tu racontes
t ce que tu
as endormi,
é aux reve-
(les soupirs.)

RICARDO.—Je comprends: pour avoir raison de ta mauvaise tête, il faudra te faire goûter un peu des cachots du château.

LE MENDIANT.—Ricardo ! pas de menace... N'oublie pas qui je suis; que je t'ai connu autrefois, sous un autre costume... C'était à peu près la même vie, il est vrai: le nom seul est changé avec la condition; un peu plus d'or sur les habits, un château pour demeure. Mais alors, comme aujourd'hui, vous étiez la terreur de la contrée.

RICARDO.—Silence ! malheureux, ou c'en est fait de toi...

(lence).—Eh
et n'êtes-
, tout aussi

LE MENDIANT.—Oh ! vous vous trompez d'adresse, Ricardo: le mendiant des bois ne craint ni la prison ni la mort ! Ma vie ne fut pas toujours innocente, il est vrai; mais la pénitence, j'ose l'espérer, a dû expier mes crimes, et j'ai foi dans la miséricorde du Tout-Puissant. Il y a vingt ans bientôt que je me cache au monde, que je prie, dans la solitude: je prie pour vous, Ricardo, afin que Dieu vous éclaire et qu'il vous convertisse, avant le grand jour de l'éternité; je prie pour votre maître, et j'ai pour mission de traverser vos desseins et d'empêcher vos crimes.

rien enten-
engouffrant
ntinelle qui

persiste à
lez-vous y
pour enten-
té pleurer,
ruyères et
per à cette

RICARDO.—Prends garde, Jacopo ! Ma patience est à bout et l'on ne joue pas avec le tigre.

LE MENDIANT.—Je n'irai pas plus loin, Ricardo: je me retire. Mais n'oublie pas que le mendiant

Jacopo te surveille et te suit partout. N'oublie pas, n'oublie jamais, qu'il compte tous tes crimes, et qu'au jour de la justice il se dressera devant toi pour t'accuser... Tiens, veux-tu la preuve de ce que j'avance ? Il y a deux mois, deux chevaliers sont venus frapper à la porte du château, demandant l'hospitalité. On les a reçus, on les a traités comme des amis ; mais ils ne sont point sortis de ces murs maudits. Ces chevaliers, je les connais, moi, et je sais aussi que, la nuit même de leur arrivée, tu les as fait précipiter dans les oubliettes de la tour du Nord.

RICARDO.—Tu mens. Qui t'a dit cela ? Parle ; je veux le savoir. (*Avec colère.*) Il y a des traîtres ici, et malheur à eux !

LE MENDIANT.—Il y a un juge au ciel, à qui rien n'échappe ! On peut tromper les hommes : on ne trompe pas Dieu !

SCÈNE V

RICARDO (*seul*).—Malédiction ! (*Il se promène avec agitation*) Ricardo, insulté par un vil mendiant ! Lui, qui fait trembler toute la contrée, ne peut rien contre les outrages de cet homme... Il connaît tout mon passé, il surveille tous mes actes ; et qui sait quels projets il nourrit dans le secret de son âme ?... Il n'est donc point de bonheur complet pour le coupable !... Il faut donc toujours qu'il rencontre des obstacles à ses desseins, des barrières qu'il ne peut ni franchir ni briser !... O cruel et trop inique destin !... Ricardo aura beau faire, la lame de ses poignards se brisera toujours sur la poitrine de Jacopo. Il a fallu que ce mendiant trouvât, dans la composition des simples de la montagne, le secret de prolonger la vie du comte, et voilà que le mendiant des bois est tout-puissant, et Ricardo ne peut rien contre lui !

MOR

RICAR

à mon

Mais, q

quoi in

MOR

je ne p

fuit lo

sini-tre

quelles

brûlant

J'ai ; en

la natu

agitée.

RICAR

Vous ét

avez en

rêver su

immens

vous en

ment et

tête à cr

bler par

objet...

MORT

crimes.

devant r

tu m'a-

je le rec

le mal q

auras à r

Aussi, qu

je me sur

SCÈNE VI

MORTANO, RICARDO.

MORTANO.—Je te cherchais, Ricardo.

RICARDO.—Vous voyez, seigneur comte, que je suis à mon poste et que vous pouvez dormir sans crainte. Mais, quel sujet vous amène, à cette heure, et pourquoi interrompre un repos qui vous est si nécessaire ?

MORTANO.—Depuis plusieurs jours, je te l'ai dit, je ne puis dormir. En vain j'appelle le sommeil : il fuit loin de moi. Des pensées tristes, sombres et sinistres, obsèdent sans cesse mon esprit. Je ne sais quelles frayeurs s'emparent de mon âme. Un feu brûlant me pénètre et me dévore. Je n'y tiens plus... J'ai pensé que la fraîcheur peut-être et le silence de la nature ramèneraient le calme dans mon âme agitée.

RICARDO.—Je ne vous comprends pas, vraiment. Vous êtes parvenu au comble de vos désirs ; vous avez en votre possession tout ce qu'un mortel peut rêver sur la terre : un château magnifique, des terres immenses, de l'or et des plaisirs ; et, au lieu de vous en réjouir, d'en profiter, de passer tranquillement et joyeusement la vie, vous vous creusez la tête à créer des fantômes, et vous vous laissez troubler par des chimères sans consistance et sans objet...

MORTANO.—Des chimères !... ah ! dis plutôt des crimes. Oui, car ce sont des crimes qui se dressent devant moi, les crimes de ma vie passée, ceux que tu m'as fait commettre, Ricardo !... Je te dois tout, je le reconnais ; mais aussi, toi seul es cause de tout le mal que j'ai fait, et, s'il est un Dieu au ciel, tu auras à rendre compte de tes actions et des miennes. Aussi, que de fois, dans mes affreuses insomnies, je me surprends à te maudire !

RICARDO. — Décidément, seigneur comte, votre esprit s'égaré et votre raison se perd. Vous avez besoin de repos. Je vous laisse ; asseyez-vous sur ce banc : comme vous le dites, la fraîcheur vous fera du bien.

MORTANO. — Je n'en puis plus : je me sens accablé.... Fais dire au plus tôt au mendiant des bois de me préparer un philtre qui me rende le sommeil. Laisse-moi seul.

RICARDO. — Soyez sans inquiétude, Monseigneur, vous serez obéi : Jacopo était ici, il n'y a qu'un instant ; demain, vous pourrez dormir, et le calme rentrera dans votre âme. Je vous laisse. Adieu.

SCÈNE VII

MORTANO (*seul, assis, la tête appuyée sur sa main*).

Le calme ! (*Soupirant.*) Le calme pour Mortano, pour le bourreau des comtes de Stella ? Jamais ! Il n'y a pas de calme pour les malfaiteurs, et, je le comprends, à cette heure : il est, dans le cœur même du criminel, une justice toujours menaçante et toujours active, qui le tourmente et qui le châtie, même dès cette vie !... car, je le sens bien, je ne vivrai pas longtemps.... O ciel ! quelles tortures ! quelle affreuse pensée ! Un Dieu juste, irrité contre moi, et pour l'éternité ! O Ricardo ! infâme Ricardo ! dans quel abîme tu m'as précipité !... Je suis au comble de la prospérité, au comble de la fortune, et je cherche le bonheur, .. et le bonheur me fuit !... Je suis craint, je suis redouté partout ; et cette frayeur que j'inspire ne me laisse de repos ni le jour ni la nuit !... Il est des heures où je me sens accablé d'une épouvantable douleur. La nature tout entière pèse sur moi, et je me traîne, brisé, fléchissant sous le fardeau de la vie !... J'ai perdu le sommeil ; je ne sais plus même ce que c'est, car, comment appeler cet engourdissement lourd et douloureux, qui pèse sur mon cerveau et le remplit

de rév
de la
somme
pur, q
qu'une
rateur
lière, c
ce souf
dans le
somme
Mes rév
de ferr
Ce ne
pauvre
d'encha
d'illusi
de tou
hideux
mes am
levant b
toutes l
leurs cr
gémisse
me sem
poursui
vengean
ment, p
sans fon
me sem
comme
dans les
œil avid
pour fla
bouffées
sanglant
crâne, et
mes, rêve
O terreu
au crime

nte, votre es-
s avez besoin
sur ce banc :
fera du bien.

ne sens acca-
ant des bois
nde le som-

Monseigneur,
n'y a qu'un
, et le calme
e. Adieu.

ur sa main).

our Mortano,
Jamais ! Il
surs, et, je le
ans le cœur
s menaçante
ui le châtie,
bien, je ne
les tortures !
irrité contre
me Ricardo !

Je suis au
e la fortune,
r me fuit !...
at ; et cette
repos ni le
à je me sens
La nature
e, brisé, flé-
l'ai perdu le
e c'est, car,
t lourd et
et le remplît

de rêves et de souffrances, pendant quelques heures de la nuit ! Mais ce sommeil, hélas ! ce bon et doux sommeil de mon enfance, ce sommeil si trais et si pur, qu'un ange semblait protéger de son aile et qu'une mère berçait de son chant ; ce calme réparateur de la vie, cette respiration paisible et régulière, ce voile d'or et d'azur abaissé sur les yeux, ce souffle aérien que l'haleine de la nuit fait courir dans les cheveux et autour du cou de l'enfant ; ce sommeil-là, je l'ai perdu et ne le retrouverai jamais ! Mes rêves eux-mêmes sont affreux, quand il m'arrive de fermer un instant ma paupière appesantie !... Ce ne sont plus ces beaux rêves de ma jeunesse, pauvre, mais innocente, qui résumait toute une vie d'enchantement et de bonheur, dans quelques heures d'illusion... Je vois passer devant moi les spectres de toutes mes déceptions, plus lamentables, plus hideux chaque nuit. Je vois fuir les ombres de mes amis, de mes bienfaiteurs, que j'ai trahis ! (*Se levant brusquement.*) Je vois se dresser devant moi toutes les victimes immolées à ma fureur ; j'entends leurs cris, dans les rafales de la tempête, dans les gémissements lugubres de l'ouragan du nord. Il me semble alors que leurs âmes courroucées me poursuivent dans l'ombre, appelant sur moi la vengeance du ciel !.... Et puis je descends lentement, pâle, désolé, dans les abîmes de ce gouffre sans fond qu'on appelle l'Éternité, et dont la gueule me semble toujours béante, au pied de mon lit, comme un sépulcre ouvert. Je rêve que je descends dans les profondeurs sans bornes, cherchant d'un œil avide quelque rayon d'espoir, et je ne trouve pour flambeau, dans ma route affreuse, que les bouffées sinistres d'une clarté d'enfer, rouge et sanglante, qui me brûle les yeux jusqu'au fond du crâne, et qui m'égare de plus en plus !... Tels sont mes rêves ; telle est ma vie désormais ! O supplicé ! O terreur !... Malédiction sur celui qui m'a poussé au crime !... (*Appelant.*) Ricardo !....

SCÈNE VIII

MORTANO, RICARDO.

RICARDO. — Monseigneur, je suis à vos ordres.

MORTANO. — Je ne puis me défendre d'un pressentiment terrible : quelque malheur nous menace. Je ne suis pas tranquille. La haine que m'ont vouée les paysans, les bruits répandus dans la contrée à propos du comte de Stella et du prétendu revenant de la tour du Nord, les personnages étranges qui visitent le château et parcoururent le canton, depuis quelque temps, tout cela me donne lieu d'appréhender une catastrophe. N'as-tu aucunes nouvelles d'Alonzo ?

RICARDO. — J'en ai de toutes fraîches. Il a fait annoncer son arrivée pour aujourd'hui même.

MORTANO. — Alonzo arrive aujourd'hui ?... (*Se promenant avec agitation.*) Mais que vient-il faire, sans avoir été mandé, sans avoir été prévenu ? Aurait-il eu connaissance de son origine et viendrait-il réclamer ses biens ?..... Ricardo, cette visite inattendue confirme toutes mes craintes.

RICARDO. — Je vous ai toujours dit qu'il fallait avec l'aigle étouffer les aiglons. Vous ne voulez pas croire aux conseils de la prudence. Elevez le serpent, vous serez sa victime !... Si, lorsque vous jetâtes son père dans un cachot, vous l'aviez fait disparaître, à cette heure vous n'auriez plus rien à redouter.

MORTANO. — C'est vrai ; mais on aurait pu croire à un crime et, comme intendant du comte, on m'aurait soupçonné.

RICARDO.
testé c
vous
tjou
appui
plus t
peut-é
coup c
dient
exemp
de ceu

MORTANO.
sais-tu
me dev

RICARDO.
feriez c
La con
de viei
de côté
rasser,
bien de
dits de
bien d
moins s
remord
tuns, je

MORTANO.
de la pe

RICARDO.

MORTANO.
éloigner
suspecte
monde,
comte d
pas son

RICARDO.—Croyez-vous que vous seriez plus détesté des paysans que vous ne l'êtes? Non; mais vous seriez plus redouté. La terreur, je vous l'ai toujours dit, voilà le plus sûr et le plus ferme appui du pouvoir usurpé... Ne pouviez-vous encore, plus tard, au lieu d'envoyer Alonzo à la cour, où peut-être il a eu vent de son origine et de notre coup d'État, ne pouviez-vous pas trouver un expédient pour le faire disparaître? Le poison, par exemple, est un excellent moyen de se débarrasser de ceux qui vous gênent.

MORTANO.—Toujours des crimes, Ricardo! Mais, sais-tu que la cruauté me lasse et que ma conscience me devient un bourreau insupportable!...

RICARDO.—Votre conscience! En vérité, vous feriez croire que vous en êtes à votre coup d'essai... La conscience, croyez-moi, n'est qu'un épouvantail de vieille femme. Il y a longtemps que je l'ai mise de côté, moi, et le meilleur moyen de s'en débarrasser, c'est de la noyer dans le sang... J'ai détroussé bien des voyageurs autrefois, à la tête de mes bandits de la montagne; j'ai poignardé de ma main bien d'innocentes victimes, et je n'en dors pas moins sur mes deux oreilles; et quand parfois le remords me veut troubler de ses reproches importuns, je l'étouffe dans un nouveau crime.

MORTANO.—Je n'en suis point là encore, et j'aurai de la peine à m'y résoudre.

RICARDO.—Avec le temps vous y viendrez.

MORTANO.—Ecoute, Ricardo: il faut à tout prix éloigner Alonzo. Cette visite soudaine me paraît suspecte, et je dois m'en défier. Comme tout le monde, il est vrai, Alonzo croit à la mort du vieux comte de Stella; mais il sait aussi que je ne suis pas son père. Un jour ou l'autre, il peut me deman-

der des explications sur le mystère de ma fortune ; il peut exiger mes titres à la possession du château et des terres de Stella.... Si du moins ce vieillard obstiné avait voulu signer, comme je l'espérais, l'acte d'abandon que je lui ai proposé. Mais voilà près de vingt ans qu'il gémit dans les fers, et, ni la faim, ni les menaces, ni les tortures, ni les ténèbres de son cachot n'ont pu vaincre son refus... Ricardo ! je ne veux pas voir Alonzo, entends-tu ? Porte-lui de l'or, beaucoup d'or : qu'il s'éloigne de ces lieux.

RICARDO. — Comptez sur moi, monseigneur, et soyez sans inquiétude : j'ai pourvu à tout et pris déjà toutes les mesures nécessaires. Vous ne verrez pas Alonzo aujourd'hui, ni de longtemps, j'espère.

MORTANO. — Pas de crime, Ricardo. Je veux que l'on respecte sa vie.

RICARDO. — Fiez-vous à mon expérience, monseigneur : j'ai de l'audace, là (*montrant son cœur*), et les ressources ne m'ont jamais fait défaut. (*Ils sortent.*)

ALONZO.
je rev
temps
bonne
sous se
que tar
qu'elle
dre de
m'insp
roi que
Dieu m
Les an
époque
j'étais
cœur !
même.
nirs, ce

BONN
désolez
bien M
comte
ayons p
gneur c

ACTE SECOND

Le dernier crime.

La scène représente une salle de la ferme de Stella.

SCÈNE I

ALONZO, BONIFACIO.

ALONZO. — Avec quel plaisir, mon cher Bonifacio, je revois ces lieux, que j'ai quittés depuis si longtemps ! Hélas ! c'était sous ces marronniers que ma bonne mère aimait à s'asseoir, tandis que je folâtrais sous ses yeux, dans les prés fleuris. C'est là aussi que tant de fois elle me fit des leçons de vertu, là qu'elle m'apprit à me confier en Dieu, à tout attendre de sa main bienfaisante ! C'est là encore qu'elle m'inspira l'amour de la patrie et l'attachement au roi que je sers ! J'étais bien jeune alors, et depuis, Dieu m'a retiré cet ange, que je connus à peine. Les années m'ont paru bien longues depuis cette époque. Encore si mon père, ce pauvre père, dont j'étais l'idole, m'était resté, pour consoler mon cœur ! Mais non, Dieu m'a tout enlevé ! Ce château même, qui eût été pour moi si précieux en souvenirs, ces biens, tout a passé en d'autres mains.

BONIFACIO. — Allons, seigneur Alonzo, ne vous désolez point comme cela ; nous savons tous combien Mme la comtesse était bonne, combien M. le comte vous aimait. Quel malheur que nous les ayons perdus ! Mais ne pensons plus à cela, seigneur chevalier ; je suis si content de vous revoir !

ALONZO.—Je suis heureux de ta joie, mon brave Bonifacio : je me rappelle toujours avec plaisir mes premières années. Oh ! je t'aimais bien alors, et, après mon malheur, ton affection toujours m'a rappelé celle de mon père. Bonifacio, oh ! je n'ai pas changé à ton égard.

BONIFACIO.—Ni moi non plus, mon cher Alonzo. Mais, pardon ! monseigneur, si je me permets encore cette familiarité d'autrefois ; mon affection pour vous est si grande, et je ne vous ai pas vu depuis si longtemps !

ALONZO.—Changeons de propos. Le comte de Mortano, mon second père, me paraît accablé sous le poids de bien grandes inquiétudes. Sais-tu quel peut en être le sujet ?... Ce matin, lorsque je suis arrivé, il m'a reçu d'un air froid et glacial : il m'a paru même irrité contre moi. Je crois cependant n'avoir rien fait qui puisse lui déplaire.

BONIFACIO.—Oh ! non, il est comme cela, à présent : toujours solitaire et taciturne. On le voit rarement sortir, et jamais il ne visite les paysans. Ricardo seul a droit de l'aborder.

ALONZO.—J'ai toujours éprouvé de l'antipathie et de la répulsion pour ce Ricardo. Il me semble être le mauvais génie du château.

BONIFACIO.—Il est devenu la terreur de la contrée. Avec lui, on n'est jamais tranquille et l'on tremble toujours.

ALONZO.—Y a-t-il longtemps que le comte est devenu soucieux, inquiet ?

BONIFACIO.—Depuis un an environ. Mais, sortons, monseigneur, allons sous ces marronniers qui vous rappellent tant de souvenirs. La fraîcheur de leur ombre vous délassera des fatigues du voyage, et j'ai bien des choses à vous communiquer.

ALONZO.—
tendre

BONIFACIO.—
commu
qu'aux
vais to

Depu
M. le c
irritab
sont de

toires,
nulle p

fait pe
croire à

sa mé
et sem

tout de
propre
pagne

ce châ
comte,
c'est bi

ALONZO.—
revenan

BONIFACIO.—
votre pè

ALONZO.—
que tu

BONIFACIO.—
allez voi
pas enco
ance m
eau. La
visité la
de votre

ALONZO.—Non, restons ici : on pourrait nous entendre.

BONIFACIO.—Vous avez raison : ce que j'ai à vous communiquer ne doit pas aller à d'autres oreilles qu'aux vôtres, monseigneur. Asseyez-vous là ; je vais tout vous raconter.

Depuis quelque temps, comme je vous l'ai dit, M. le comte est tombé dans une tristesse qui le rend irritable et soupçonneux à l'excès. Chaque jour, ce sont des enquêtes, des perquisitions, des interrogatoires, des emprisonnements. On n'est en sûreté nulle part : tout ce que l'on dit, tout ce que l'on fait peut fournir matière à une accusation et faire croire à un complot. Ricardo favorise encore par sa méchanceté cette noire mélancolie du comte, et semble avoir pris à tâche de lui faire voir partout des attentats ou des conspirations contre sa propre vie. Chaque nuit, on voit rôder dans la campagne des figures sinistres. En sorte vraiment que ce château semble maudit. Le jour, c'est M. le comte, c'est Ricardo qui nous tourmentent ; la nuit, c'est bien autre chose : ce sont les revenants.

ALONZO —Tu plaisantes, mon cher Bonifacio. Des revenants?...

BONIFACIO. — Non, monseigneur. je ne ris pas : votre père revient.

ALONZO —Ton imagination t'égare, mon ami. Ce que tu me racontes ne peut être que l'effet d'un rêve.

BONIFACIO —Non, monsieur le chevalier. vous allez voir que ce n'est pas un rêve. C'était il n'y a pas encore six mois, je ne sais plus quelle circonstance m'avait conduit dans les souterrains du château. Comme il y avait longtemps que je n'avais visité la tour du Nord, tenue fermée depuis la mort de votre père, bien qu'il s'y passe, dit-on, souvent

d'étranges choses, je voulus profiter de la circonstance pour y pénétrer. Je tenais à la main un troussseau de clefs : j'en essayai plusieurs, avant d'en trouver une qui pût ouvrir la porte de fer qui donne sur la galerie. Enfin la porte céda, et je me trouvai dans une grande salle, sombre et délabrée, n'ayant pour tout ameublement qu'une table et un fauteuil. J'étais à peine arrivé au milieu de l'appartement, lorsque tout à coup il me sembla entendre un bruit dans la salle voisine de celle où je me trouvais. La peur me saisissant, je me blottis derrière le fauteuil.

A peine étais-je caché, que je vis entrer un vieillard tout décharné : sa démarche était pesante, ses mains étaient chargées de chaînes, un long manteau noir couvrait ses épaules, et son visage s'encadrait dans une chevelure et une barbe blanches. Il s'avavançait, les bras croisés, vers le fauteuil. Non, je ne me trompe point, monseigneur, c'était bien les traits et la démarche de votre père ; il avait ce front plein de dignité qui inspirait le respect autrefois. Oh ! je l'ai bien reconnu.. J'étais plus mort que vif ; une sueur froide inondait tout mon corps. Je voulais crier : les paroles expiraient sur mes lèvres. Cependant, après quelques instants, le spectre s'éloigna, sans proférer une seule parole, mais poussant de profonds soupirs, qui retentissent encore à mes oreilles. Je regagnai aussitôt la porte, que je refermai sur moi ; mais j'avais l'imagination tellement troublée qu'il me sembla entendre, en ce moment, une voix qui s'écriait : " Oh ! qui que vous soyez, ayez pitié de moi !... " — Je me hâtai de quitter les souterrains ; mais je détachai la clef qui m'avait introduit dans la tour du Nord, et je l'ai conservée depuis, espérant, un jour ou l'autre, avoir occasion d'éclaircir ce mystère.

ALONZO. — Mon ami, tout ce que tu me racontes m'intéresse vivement. Mais je n'ai jamais pu croire aux histoires de revenants. Ton imagination, sans

doute, laient tendre

BONN enfant réel ; c

ALONZO

(A p singuli couvrir ses ra choses. pable, Je dois dans ce examir effrayé du Nor ments

BONN seigneur

ALON et l'être est ench s'il en e

BONN croire c Mais, j' n'y alle rève,...

doute, frappée par tout ce que ces lieux te rappelaient d'anciens souvenirs, t'aura fait voir et entendre tout ce que tu m'as dit.

BONIFACIO.—Seigneur Alonzo, je ne suis point un enfant. Ce que j'ai vu dans la tour du Nord est bien réel; c'est bien l'ombre de votre père.

ALONZO (*se levant et se promenant, soucieux, rêveur. Bonifacio se tient debout*).

(*A part.*) L'assurance de cet homme, les choses singulières qu'il me raconte, le mystère qui semble couvrir toutes les actions du comte de Mortano et ses rapports avec moi, me font craindre mille choses... Le comte, mon protecteur, serait-il coupable, comme on le dit tout bas, à la cour du roi?.. Je dois et je veux tout savoir, puisque je suis venu dans ce but. (*Haut.*) Ecoute, Bonifacio, je tiens à examiner moi-même le phénomène qui t'a si fort effrayé. Ce soir, tu me remettras la clef de la tour du Nord : je veux passer la nuit dans les appartements dont tu viens de me parler.

BONIFACIO.—Vous voudriez vous exposer, monseigneur?

ALONZO.—Ne crains rien, mon ami : je suis armé, et l'être fantastique ou imaginaire que tu as aperçu est enchaîné. Dans tous les cas, je tiens à savoir, s'il en existe, quel est ce revenant.

BONIFACIO.—Non, monseigneur, j'aime mieux croire que je me suis trompé, que j'ai mal vu... Mais, j'ai eu tort de vous raconter tout cela. Oh ! n'y allez pas, je vous en prie. C'est peut-être un rêve... et je ne sais ce que j'ai fait de la clef.

me racontes
mais pu croire
gination, sans

SCENE II

LES MÊMES, LE MENDIANT.

LE MENDIANT.—Défiez-vous, père Bonifacio : il y a quelqu'un qui tourne autour de la ferme depuis quelque temps. Tantôt il semble écouter, tantôt il fait des signes du côté du château, il est couvert d'un grand manteau, et il vient de s'éloigner, dans la direction de la petite porte qui est au bas de la grosse tour.

BONIFACIO.—Mon Dieu ! nous sommes perdus, monsieur le chevalier, mon cher Alonzo : ce sera un des émissaires du comte. Il aura tout entendu, et j'ai peur que cette nuit il ne vous arrive malheur. (*Le mendiant sort.*)

SCÈNE III

BONIFACIO, ALONZO.

ALONZO.—Sois sans crainte, mon brave Bonifacio, j'ai des armes, et, s'il le faut, je vendrai chèrement ma liberté.

BONIFACIO.—Mais, monseigneur, les gens du comte sont armés aussi, et, après tout ce que j'ai vu, j'ai lieu de craindre pour votre vie. Fuyez plutôt, mon cher Alonzo.

ALONZO.—Non ; ce que tu m'as raconté, ce que je savais déjà sur le comte de Mortano et les bruits nocturnes du château, tout cela m'intéresse au plus haut point, et je veux, avant de partir, étudier à fond tout ce mystère.

BONIFACIO.—Mais, monseigneur, M. le comte est cruel, et Ricardo est le plus rusé et le plus méchant des hommes. Fuyez, vous dis-je, fuyez, tandis qu'il

en est
instant
avant
sûreté.

ALON
faire. 4
rendre
prendre

Mon
nes cra
e ne sa
certain
cœur, q
crime !

L'ALC
Alonzo
BONIF
L'ALC.
le Ricar
erres de

BONIF
ait-il pl
voir vo
père ?

L'ALC
arler d'

en est temps encore ! Vous pouvez, en quelques instants, gagner la forêt ; vous l'aurez traversée avant qu'il soit bien nuit, et alors vous serez en sûreté.

Bonifacio : il y
fermé depuis
uter, tantôt il
il est couvert
éloigner, dans
au bas de la

ALONZO.—Non, mon cher Bonifacio ; laisse-moi faire. Ton affection me plaît, mais je ne puis me rendre à tes prières. Je me retire pour réfléchir et prendre une détermination.

SCÈNE IV

BONIFACIO (*seul*).

ames perdus,
onzo : ce sera
tout entendu,
rive malheur.

Mon Dieu ! inspirez-le, veillez sur lui, et puissent mes craintes n'être que de vaines frayeurs !—Mais, je ne sais pourquoi, je ne puis me défendre d'un certain pressentiment ; quelque chose me dit là, au cœur, que cette nuit ne se passera pas sans un grand crime ! Mon Dieu ! faites que je ne trompe !

SCÈNE V

BONIFACIO, L'ALCADE.

ave Bonifacio,
ai chèrement

les gens du
t ce que j'ai
e. Fuyez plu-

L'ALCADE.—Salut ! père Bonifacio. Le chevalier Alonzo est-il encore ici ?

BONIFACIO.—Il esi sorti depuis quelques instants.

L'ALCADE.—Je viens lui intimer l'ordre, de la part de Ricardo, d'avoir à quitter, avant une heure, les terres de Stella.

nté, ce que je
et les bruits
résse au plus
tir, étudier à

BONIFACIO.—Et pourquoi donc ? Le comte n'aurait-il plus à son égard l'affection qu'il semblait lui avoir vouée en le recueillant, à la mort de son père ?

le comte est
plus méchant
z, tandis qu'il

L'ALCADE.—Je n'en sais rien. Mais j'ai entendu parler d'une conspiration que l'on aurait découverte,

à laquelle il ne serait pas étranger. En sorte que sa présence inattendue ajoute encore aux soupçons qui planent sur lui depuis quelque temps.

BONIFACIO. — Une conspiration?... Alonzo vouloir attenter aux jours de son bienfaiteur? C'est impossible! Je le connais trop pour le croire capable d'une action aussi noire.

L'ALCADE. — Je suis de votre avis, père Bonifacio; mais les ordres du comte sont formels: il faut songer à les exécuter immédiatement. Cherchez donc le seigneur Alonzo, et envoyez-le auprès de Ricardo.

BONIFACIO. — Moi, aller porter au fils de mon ancien maître, de l'excellent et saint comte de Stella, un ordre aussi barbare? Non, je ne le ferai pas; ce serait de l'ingratitude! — Ah! quand on a été témoin, comme moi, des vertus, des bienfaits de l'ancien maître du château, quelle vénération, quel amour, quel respect on ressent pour tout ce qui rappelle son souvenir! C'était la providence de la contrée!... Que de fois je l'ai aperçu, au milieu de la nuit, par un froid rigoureux, se glissant dans l'ombre, pour aller porter des secours aux malheureux! Certain alors de n'être point remarqué, car il aimait à cacher le bien qu'il faisait, quand il savait quelque part un malade, un vieillard infirme, il allait frapper à la porte de la chaumière de ces pauvres gens, il s'asseyait près d'eux, les consolait, les encourageait, et toujours, lorsqu'il se retirait, il laissait entre leurs mains une bourse pleine d'or. Ah! vous n'avez point vu cet heureux temps, maître Nicolao: il n'y avait point alors d'indigents sur les terres de Stella!

L'ALCADE. — En effet, j'ai souvent entendu raconter par les paysans des faits de ce genre, et je sais qu'ils ne parlent du comte de Stella qu'avec une sorte de vénération.

BONIFACIO.
son sou
le pays
'étais a
enfant.
état, et
qui pou
Que de
moi! P

L'ALCADE.
vos sent
l'exéc

E MENT

Pendan

J'ai i
Bonifaci
qui sort
retenai
rbres d
seigneur
du Sang
Regard
es surve

BONIFACIO.
il en es
Ricard

En sorte que son souvenir ne s'effacera pas de longtemps, dans le pays — Tenez, maître Nicolao, là, à cette place, j'étais alors bien malade, il m'a soigné comme son enfant. Chaque jour, il venait s'assurer de mon état, et m'apportait lui-même tous les médicaments qui pouvaient m'être nécessaires. Il m'a sauvé la vie. Que de fois il est venu veiller et prier auprès de moi ! Pauvre cher comte Fernando ! Et maintenant, maître Nicolao, ne soyez pas étonné, si je suis disposé à ne rien faire contre mon ancien maître et à donner ma vie même, au besoin, pour son digne fils, le seigneur Alonzo.

L'ALCADE. — J'approuve votre conduite et j'admire vos sentiments, père Bonifacio ; mais je suis obligé d'exécuter les ordres que j'ai reçus.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE MENDIANT.

LE MENDIANT (*prenant Bonifacio à part, sur le bord de la scène*).

Pendant ce temps, Nicolao se promène, au milieu du théâtre. Air préoccupé.

J'ai idée que quelque malheur se prépare, père Bonifacio. Je viens de voir deux hommes noirs, qui sortaient par la poterne du château et qui s'enfuyaient tout bas ; je me suis caché derrière les arbres du bosquet, et j'ai entendu qu'ils parlaient du seigneur Alonzo, de coups de poignard, des étangs du Sanglier... Je crois qu'ils viennent de ce côté. *Regardant.* Tenez, les voilà qui arrivent, et je vais les surveiller. (*Il sort.*)

BONIFACIO (*à part*). — Essayons de sauver Alonzo, s'il en est temps encore. (*À Nicolao.*) Je sors. Dites à Ricardo que je reviens à l'instant. (*Il sort.*)

SCÈNE VII

BONIFACIO, RICARDO.

RICARDO (*donnant des ordres, dans la coulisse, à ses émissaires, postés devant la ferme*).

Allez, fouillez toute la maison ; assurez-vous s'il n'y a pas d'étrangers cachés quelque part. (*S'avançant et s'adressant à l'alcade.*)

Mes ordres sont-ils exécutés ? Le chevalier Alonzo est-il averti ?

L'ALCADE.— Seigneur Ricardo, je suis à sa recherche : je n'ai pas pu encore le rencontrer.

RICARDO.— Allez, hâtez-vous. Avant une heure, il faut que don Alonzo ait quitté les terres de Stella. Je l'attends ici.

L'ALCADE.— Seigneur Ricardo, il sera fait comme vous ordonnez. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII

RICARDO (*seul, se promenant avec agitation*).

Malédiction sur les comtes de Stella !... Ah ! ce n'est pas assez de m'avoir retenu dans un cachot, pendant deux ans ! de m'avoir surveillé, poursuivi ensuite, pendant cinq ans !... (*Souriant avec ironie.*) Il faut bien avouer que je l'avais un peu mérité. O bonheur passager d'une vie achetée par tant de crimes, je t'ai payé bien cher !... Mais enfin je te possède... Je te possède !... (*Avec remords.*) Il n'est point de plaisir ni de paix durables sur la terre : il n'en est point pour les malfaiteurs ! Je le sais, je le sens... Mais, c'est égal, jouissons du peu que nous pouvons arracher au destin, et malheur à ceux qui viendront troubler ma fortune !... Le hasard,

les circonstances m'ont rendu coupable; ma vie tout entière s'est passée dans le crime. Il n'est plus temps de revenir sur ses pas. Du courage, Ricardo, fais trembler tes ennemis. S'il faut du sang, tant mieux! je l'aime, et jamais un meurtre ne m'a fait balir ni reculer... Du sang!... (*Avec amertume.*) J'en ai répandu déjà beaucoup, et du sang qui valait plus que le mien!... Pauvre nature humaine, comme il est facile de se jouer de toi! et combien ceux qui ont en main le pouvoir seraient tentés d'en abuser, s'il n'y avait pas de Dieu, s'il n'y avait pas une autre vie! Mais à quoi bon? Je suis trop avancé pour m'arrêter à des regrets superflus. Le remords ne doit point trouver place en mon cœur. Malheur! malheur à ceux qui s'opposeraient à mes projets! Dans mes mains j'ai la fortune, et la terreur est ma puissance; cela me suffit....

SCÈNE IX

RICARDO, BEPPO ET RINALDO (*entrant*).

RICARDO.—Eh bien?... (*Air menaçant et sombre.*)

BEPPO.—Bien, seigneur. Nous avons fouillé tous les recoins de la ferme: pas âme qui vive nulle part.

RICARDO (*se promenant avec agitation*).—Tant pis!... Il faut les trouver cependant... Ah! des conspirateurs contre la vie du comte!... contre la vie peut-être de Ricardo!... Oh! (*Riant.*) Ils ne savent donc pas à qui ils ont affaire... Seigneur Alonzo!... vous pouvez être innocent,... mais je vous crois coupable... ce n'est pas suffisant... Pourquoi donc arriver inopinément, sans être attendu, sans être mandé?... Il y a là quelque mystère,... et le meilleur moyen d'être en sûreté, quand on craint un ennemi (*se tournant vers Beppo*) c'est de lui enfoncer dans le cœur la pointe d'un poignard. Vous entendez?

*coulisse, à ses
me).*
urez-vous s'il
part. (*S'avun-*
evalier Alon-
s à sa recher-
er.
une heure, il
res de Stella.

fait comme

gitation).

a!... Ah! ce
ns un cachot,
llé, poursuivi
t avec ironie.)
eu mérite. O
par tant de
is enfin je te
rds.) Il n'est
sur la terre:
Je le sais, je
du peu que
lheur à ceux
Le hasard,

Ce soir, cette nuit, Alonzo doit disparaître... Vous l'avez manqué, ce matin ! nous étions mal informés ; il est arrivé plus tôt que nous ne croyions. Mais, cette nuit, il ne nous échappera pas... (*Se promenant.*) Vous le suivrez dans la forêt, vous l'escorterez, au besoin, jusqu'aux étangs du Sanglier, et là, vous le frapperez en même temps de deux coups de stylet, et vous le précipiterez ensuite au fond de l'eau, afin qu'on ne puisse soupçonner la cause de sa mort.

RINALDO.—Seigneur Ricardo, ce sera fait. A minuit, Alonzo ne sera plus.

RICARDO (*regardant dans la coulisse*).—Ah ! voici le chevalier. (*Aux assassins.*) Retirez-vous. (*Ils s'effacent à moitié, dans la coulisse du fond.*)

SCÈNE X

LES MÊMES, ALONZO, BONIFACIO, ET L'ALCADE.

RICARDO.—Seigneur chevalier, votre conduite, depuis votre arrivée, a paru suspecte au comte de Mortano. En conséquence, de sa part, je vous intime l'ordre de quitter Stella sur l'heure. Deux de mes gens vont vous accompagner à travers la forêt, afin de vous protéger en cas d'accident. (*Avec ironie.*) Vous voyez qu'on a pourvu à tout, et que, malgré vos torts et vos intentions (*accentué*), le comte ne cesse de vous entourer de sa sollicitude.

ALONZO.—Ricardo ! n'oubliez pas que vous n'êtes qu'un valet ! Au besoin, d'ailleurs, je pourrais vous le rappeler. Je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous, ni de personne ici. (*Accentué.*) Je ne partirai point.

RICARDO (*furieux*).—Prenez-le sur un autre ton, seigneur Alonzo. Vous ignorez ce que je puis. Je n'aurais qu'un signe à faire pour vous précipiter au fond du plus noir cachot du château.

ALONZO
cardo.
affaire
roi.

RICARDO
je vous
vancent.
le en de
s'avance

ALONZO
geant ve
morts !

(Ricardo)

BONIFACIO
—Seigneur
tage (A
Partez, p
Dieu !...
gnerai m

RICARDO
escorte.
tonzo.)

ALONZO
pas aux
seils. Je
de quelq
l'autre le

RICARDO
méconter

ALONZO (*avec ironie*).—La colère vous égare, Ricardo, et vous ne prenez pas garde que vous avez affaire à un chevalier bien armé, à un officier du roi.

RICARDO.—Seigneur Alonzo ! de la part du comte, je vous arrête. (*Faisant signe aux assassins, qui s'avancent.*) Emparez-vous de cet homme, et conduisez-le en dehors des frontières du district. (*Les assassins s'avancent vers Alonzo pour le saisir.*)

ALONZO (*tirant son pistolet de sa ceinture et le dirigeant vers les assassins*).—Si vous avancez vous êtes morts ! (*Les assassins s'arrêtent.*)

(*Ricardo tire son pistolet de sa ceinture et le dirige sur Alonzo.*)

BONIFACIO (*se précipitant entre les deux.*) (*A Alonzo.*)
—Seigneur Alonzo ! de grâce, ne résistez pas davantage (*Alonzo abaisse son arme*) : ce serait inutile. Partez, partez ; il vous arriverait malheur !... O mon Dieu !... Ricardo, laissez-le en liberté ; je l'accompagnerai moi-même jusqu'à la frontière.

RICARDO.—Non, ces deux hommes vont lui faire escorte. Allez. (*Les assassins se rangent auprès d'Alonzo.*)

ALONZO.—Je me rends, mon cher Bonifacio, non pas aux ordres de Ricardo, mais à tes sages conseils. Je serais fâché d'avoir occasionné ici la mort de quelqu'un. (*Il part : un des assassins le précède, l'autre le suit. L'alcade sort en même temps.*)

SCÈNE XI

BONIFACIO, ET RICARDO.

RICARDO (*avec colère*).—Père Bonifacio ! je suis mécontent de vous. Depuis quelque temps, votre

conduite donne lieu à bien des plaintes. J'ai ordre de vous surveiller de près. Malheur à vous, si je viens à surprendre jamais dans votre maison l'ombre d'un complot, ou, sur vos lèvres, l'expression d'un murmure ou d'un blâme quelconque au sujet du très illustre seigneur comte de Mortano. (*Il sort.*)

SCÈNE XII

BONIFACIO (*seul, suivant des yeux Ricardo, qui s'éloigne*). Infâme ! Me soupçonner, moi, avec mes cheveux blancs et les services que j'ai rendus !... (*Tristement.*) Mais de quoi n'est pas capable une âme aussi vile et aussi noire ?... (*Regardant du côté par où s'éloigne Alonzo.*) Pauvre cher Alonzo !... Il a bien fait de partir, de s'éloigner de ce château maudit ! (*Sur le bord de la scène.*) Que Dieu guide ses pas et daigne le protéger !

SCÈNE XIII

BONIFACIO, LE MENDIANT (*entrant*).

BONIFACIO.—Eh bien, Jacopo, Alonzo est parti.

LE MENDIANT.—Malheureusement, car sa vie est en danger. Ecoutez. Pendant votre absence, les deux hommes noirs que je vous avais signalés ont fouillé toute la maison ; j'étais caché là derrière, sous l'escalier, et j'ai entendu Ricardo, qui leur disait : Vous l'accompagnerez dans la forêt, et, lorsque vous serez arrivés aux étangs du Sanglier, vous le poignarderez, et ensuite vous le jetterez à l'eau.

BONIFACIO (*atterré*).—Ah ! Dieu, serait-il possible ? Oh ! vite, vite, tâchons de le sauver, si nous le pouvons. Jacopo, cours à la ferme du moulin ; dis au père Antonio de m'envoyer sur l'heure trois des plus forts bûcherons, ou plutôt, nous n'avons pas

de ta
hache
ront s
le mi
lier A
direct
Mon l
d'arri
je doi
ment.)

La scèn

RICA
chais, v

FERN
de voir

RICA
disposé
êtes rai

FERN
désirs,
réaliser

J'ai ordre
vous, si je
son l'ombre
ession d'un
u sujet du
) . (Il sort.)

cardo, qui
, avec mes
rendus l....
e une âme
lu côté par
l.... Il a
tau mau-
guide ses

de temps à perdre, qu'il les envoie, avec leurs haches, aux étangs du Sanglier. Ils me rencontreront sur la route. Cherche ensuite, dans le village, le militaire qui est arrivé, ce matin, avec le chevalier Alonzo ; tu le conduiras en toute hâte dans la direction des étangs. Va, hâte-toi. (*Le mendiant sort.*)
Mon Dieu ! mon Dieu ! faites que j'aie le temps d'arriver ! Que je puisse sauver le fils de celui à qui je dois tout, à qui je dois la vie ! (*Il sort précipitamment.*)

ACTE TROISIÈME

Le cachot souterrain et la justice de Dieu.

La scène représente un cachot obscur de la tour du Nord.

SCÈNE I

FERNANDO ET RICARDO.

RICARDO (*une lanterne à la main*).—Je vous cherchais, vieillard : j'ai des nouvelles à vous apprendre.

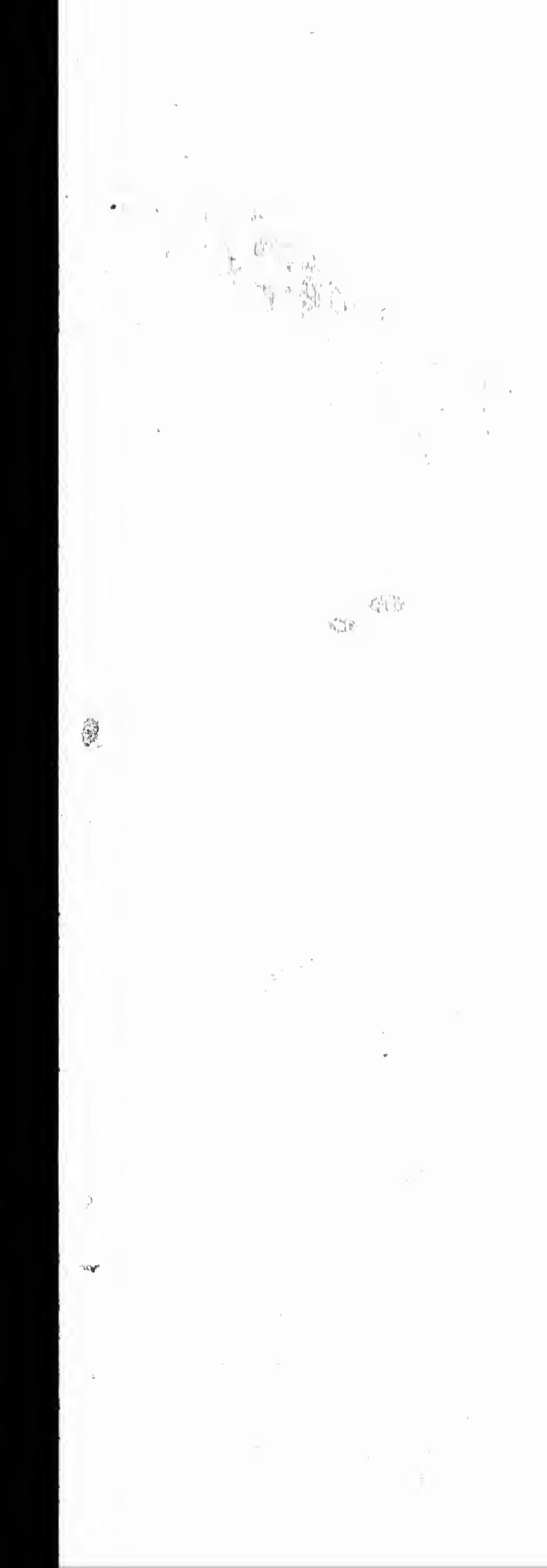
FERNANDO.—Lesquelles ? Me serait-il donné enfin de voir M. le comte ?

RICARDO.—Vous le verrez ; il est même, je crois, disposé à vous accorder bien des faveurs, si vous êtes raisonnable.

FERNANDO.—Eh quoi ! serait-il possible ?... Mes désirs, mes vœux les plus chers vont-ils enfin se réaliser ? O Dieu ! puis-je espérer encore ?

t parti.
a vie est
éence, les
nalés ont
derrière,
qui leur
orêt, et,
Sanglier,
etterez à

ossible ?
s le pou-
dis au
rois des
ons pas



RICARDO.—Oui, vous pouvez espérer, vous pouvez espérer beaucoup... Vous voyez que M. le comte n'est pas aussi méchant que vous pourriez le croire, puisqu'il se rend à vos désirs.

FERNANDO.—Oh ! merci, Ricardo, merci pour ces paroles consolantes que vous apportez à ma longue douleur !

RICARDO.—Ne me remerciez pas, vieillard : vous ne me devez rien, à moi. Si votre vie avait dépendu de moi seul, il y a longtemps que vous ne seriez plus : on ne résiste pas impunément aux ordres de Ricardo. Mais M. le comte est indulgent : il se laisse gagner un peu trop facilement par l'émotion. Il est dur, en vérité, par moments ; mais la colère, chez lui, n'est pas de longue durée.

FERNANDO.—Oh ! dites-moi, de grâce ! puis-je espérer que ces fers seront enfin brisés ; que la lumière sera rendue à mes yeux presque éteints ; que je reverrai, une fois avant de mourir, mon fils, mon Alonzo ?... Dites, Ricardo, puis-je espérer ?... O liberté ! O lumière du jour ! O mon fils !

RICARDO.—Vous demandez beaucoup ; mais M. le comte, je vous l'ai dit, est disposé à vous accorder beaucoup, à une condition cependant : c'est que vous signerez définitivement l'abandon de tous vos biens en sa faveur.... Mais prenez garde de ne rien lui refuser : les conséquences en seraient terribles pour vous ; dans un moment d'irritation, il pourrait ordonner votre mort et celle de votre fils.

FERNANDO.—O mon Dieu !

RICARDO.—Au reste, j'entends ses pas ; je vous laisse avec lui. Mais n'oubliez pas mes dernières paroles. (*Il sort.*)

MOR
lez-vo

FER
mon a

MOR
pas. C
le MOR
ont ra

FER
gémis
entenc
mes f
oublié
au mil
voix e
temps,
ce noir
la terre
prie D
vertu,
ton pro

MOR
pas : i

FERN
égaré t
justice
l'ingrat
plaisir
je te p
souffrir
années
tombea

SCÈNE II

FERNANDO, MORTANO.

MORTANO (*après un moment de silence*).—Que voulez-vous de moi, vieillard ?

FERNANDO.—Le ciel exauce mes désirs...Mortano, mon ami...

MORTANO.—Épargnez-moi ce titre : je ne le mérite pas. Celui que vous voyez devant vous n'est plus le Mortano d'autrefois. Le temps et la vengeance ont ravagé son cœur !...Mais parlez ; je vous écoute.

FERNANDO.—Voilà vingt ans, Mortano, que je gémiss dans les fers. Le monde me croit mort ; j'ai entendu, du fond de ce cachot, le chant lugubre de mes funérailles, car ton âme criminelle n'a rien oublié pour tromper le peuple ; j'ai même distingué, au milieu des sanglots de mes fidèles serviteurs, ta voix et tes gémissements hypocrites.... Depuis ce temps, privé de la lumière du jour, enseveli dans ce noir souterrain, seul, sans espérance du côté de la terre et sans consolation, j'invoque le ciel et je prie Dieu de toucher ton cœur, de te ramener à la vertu, de t'inspirer pour celui qui fut ton maître et ton protecteur quelques sentiments de compassion.

MORTANO.—La compassion, vieillard, n'y comptez pas : il y a longtemps que la haine l'a remplacée.

FERNANDO.—Mortano ! l'ambition et l'orgueil ont égaré ton âme. La haine d'un misérable que ma justice avait dû châtier a soufflé dans ton cœur l'ingratitude et la vengeance. La soif de l'or et du plaisir t'a rendu coupable.... Cependant, Mortano, je te pardonne tout, oui, tout : ma prison, mes souffrances, mes larmes ; je te pardonne mes vingt années de douleurs !....Que de fois, du fond de ce tombeau, j'ai demandé au ciel la liberté ou la

mort ! Dieu ne m'a point exaucé : j'adore ses des-
seins impénétrables. Mais toi, Mortano, tu m'exau-
ceras, et ta main me donnera ce que le ciel m'a
refusé. Ce sera le seul témoignage de reconnaissance
que je t'aurai demandé !... Ne me refuse pas cette
grâce, Mortano !... Rends-moi la liberté, ou donne-
moi la mort !

MORTANO.—La liberté, vieillard?... Impossible !

FERNANDO.—Eh bien, donne-moi la mort !... Tu
te tais ?... Qui peut t'arrêter ? Le monde ignore mon
existence ; et ton crime demeurera enseveli dans
la profondeur de ce cachot. Mon ombre, je te le
promets, ne troublera point ton sommeil : elle ne
s'élèvera pas contre toi, au jugement de Dieu !...
Tu seras délivré d'un témoin terrible, si le hasard
ou quelque circonstance venaient à révéler le mys-
tère de ton crime et le secret de ma prison ;... et
puis, tu auras mis fin aux tortures de mon âme !...
Eh bien ! tu ne dis rien, Mortano, tu ne dis rien ?...

Faut-il donc que j'embrasse tes genoux ? (*Tom-
bant à genoux, d'un seul genou.*) Tiens, me voici :
voici ton maître, ton ami, ton bienfaiteur, à tes
pieds, Mortano ; il te demande la mort, comme une
faveur, comme un bienfait !

MORTANO.—Relevez-vous, vieillard, relevez-vous !

FERNANDO.—Eh bien ! La prière de celui qui fut
pour toi comme un père, pendant dix ans, qui te
recueillit dans ta misère, qui t'éleva près de lui,
comme son propre fils, la voix d'un malheureux,
devenu la victime de son affection pour toi, lais-
sera-t-elle ton cœur insensible ?... Tu es donc de
marbre, Mortano ? Il n'y a donc plus chez toi aucun
sentiment de compassion, d'humanité ?... Ecoute,
Mortano ! Tu avais gardé près de toi mon Alonzo...
Qu'en as-tu fait ?

MOR

FERN
de grâ
une fo
d'enter
un bai
mourir

MOR
deman

FERN

MOR
votre fi

FERN
l'hom
au crim
brise, c
malheu
tes crim
les gén
les larm
heur, m
devant
en ce m
car, je
grand
jours to
Dieu a
de terri
Tu frém
j'ai touj
altaient
bien qu
j'ai touj
sur le b
dernière
sur la t
main) e

MORTANO.—Que vous importe ?

FERNANDO.—Vit-il encore ? Est-il heureux ? Oh ! de grâce ! qu'il me soit donné de contempler encore une fois son visage, une seule fois, mon Dieu... d'entendre une parole de sa bouche !... de déposer un baiser sur ce front, autrefois si beau ! et de mourir ensuite !

MORTANO.—Signerez-vous l'acte que je vous ai demandé ?

FERNANDO.—Au détriment de mon fils ?... Jamais !

MORTANO.—Eh bien, jamais vous ne reverrez votre fils.

FERNANDO.—Ingrat ! Ne crains-tu pas qu'un jour l'homme que tu nourris près de toi, qui t'encourage au crime, que Ricardo, plus méchant que toi, ne te brise, comme tu m'as brisé toi-même ? Tremble, malheureux, car il est, au ciel, quelqu'un qui voit tes crimes et qui les compte, quelqu'un qui écoute les gémissements de l'infortune, qui en recueille les larmes ! Et quand la mesure sera pleine, malheur, malheur à toi !... (*Ton solennel.*) Mortano ! devant ce Dieu, seul témoin de ce qui se passe ici, en ce moment solennel, écoute mes dernières paroles, car, je le sens, je vais bientôt mourir ! Devant ce grand Dieu, tu n'es que mon valet, et je suis toujours ton maître, le comte de Stella ! Eh bien, ce Dieu a parlé, dans ses livres saints, et il a formulé de terribles menaces contre les serviteurs infidèles ! Tu frémis à ce mot !... Au milieu de mes souffrances, j'ai toujours étouffé les paroles de malédiction qui allaient sortir de ma bouche : j'étais retenu par le bien que tu faisais à mon fils ; par reconnaissance, j'ai toujours excusé ton crime !... Mais, aujourd'hui, sur le bord de la tombe, alors que tu me refuses la dernière consolation qu'un homme puisse désirer sur la terre, j'élève la voix, misérable ! (*il lève la main*) et, devant Dieu, je te maudis ! (*Mortano sort.*)

SCÈNE III

FERNANDO (*seul*).—Je ne sais quel pressentiment me dit, au fond du cœur, que je vais être aujourd'hui délivré de tous mes maux.. Ces fers tomberont-ils de mes mains ? La liberté me sera-t-elle enfin rendue?... Mes yeux verront-ils encore la lumière du jour?... Oui, l'espérance renaît dans mon âme abreuvée d'amertume et broyée par la souffrance... Je me reposerai encore dans les bosquets fleuris ; j'entendrai encore le doux chant des oiseaux, et je respirerai, près de mon fils, l'air pur et bienfaisant de ce beau ciel d'Espagne, que mes regards n'ont pu contempler depuis vingt ans. O mon fils ! mon bonheur et ma joie, l'espoir, le seul espoir de ma vie, mon Alonzo, je te reverrai !... Ah ! si l'horreur de ce cachot ne m'a pas encore fait mourir, c'est que la pensée de mon fils m'a soutenu jusqu'à ce jour. Depuis vingt ans, son beau visage m'apparaît dans chacun de mes rêves, et là, il me parle, et je lui répons, et lorsque mes lèvres vont déposer un baiser sur son front rayonnant, je l'entends murmurer à mon oreille ces paroles consolantes, qui me transportent et qui m'enivrent : " Mon père, ayez confiance : un jour, nous reverrons !... " Mais non, c'est une illusion !... Pardon, mon Dieu, pardon de ce moment de faiblesse, de ce rêve insensé ! Je vous ai promis de placer ma joie dans ma souffrance, et je veux continuer cet enfer jusqu'à l'heure, qui ne peut être éloignée, où vous m'appellerez à vous. C'est là, oui, c'est là, assurément, que je reverrai mon Alonzo !... Je vous remercie, mon Dieu, de ces fers que vous m'avez donnés !... Je bénis les murs de cette prison, témoins de mon martyre... Ne me rendez jamais la liberté, mon Dieu, car la souffrance est la voie qui mène sûrement à vous ! Non, je ne désire plus revoir ce fils bien-aimé, pour qui cependant mon âme soupire, nuit et jour !... (*Avec effort*). Ce sera là mon

dernie
m'avo
france
consol
gnatic
merci
du côt
sins, e
cabine

BON
sourde
salle o
porte,
quelqu
côté...
monse
nuit.

ALON
et je v
cette ta

BON
Seul, d
à vous

ALON
inquiét

BON
flambea
je sera
qu'il n
faire, n
Si vous

dernier sacrifice... Je vous bénis, mon Dieu, de m'avoir fait sentir la douceur et le prix des souffrances, de m'avoir fait comprendre que la suprême consolation dans le malheur, se trouve dans la résignation à votre sainte volonté!... Merci, mon Dieu, merci!... Quel bruit étrange!... J'entends des pas du côté de la galerie... Ce sont peut-être des assassins, envoyés par Mortano... Cachons-nous dans le cabinet qui se trouve de ce côté...

SCÈNE IV

ALONZO, BONIFACIO.

BONIFACIO (*entrant, tenant à la main une lanterne sourde*).—Par ici, monsieur le chevalier; voici la salle où votre père m'a apparu. Il est entré par cette porte, et s'est avancé jusqu'ici; il est demeuré là quelque temps, immobile, puis il a disparu de ce côté... Enveloppez-vous bien dans votre manteau, monseigneur: je crains que vous n'ayez froid, cette nuit.

ALONZO.—Cet appartement est humide, en effet, et je vais m'envelopper. Déposé ce flambeau sur cette table, approche ce fauteuil, et laisse-moi seul.

BONIFACIO.—Seul, monseigneur? Et pourquoi? Seul, dans cet affreux souterrain?... Et s'il venait à vous arriver quelque chose?

ALONZO.—Non, mon ami, va te reposer; sois sans inquiétude. Demain, nous nous reverrons.

BONIFACIO (*approchant le fauteuil et déposant le flambeau*).—Je vous en prie, monsieur le chevalier! je serai plus tranquille, près de vous... J'ai peur qu'il ne vous arrive quelque chose. Laissez-moi faire, monseigneur, j'ai de l'âge et de l'expérience. Si vous aviez voulu vous rendre à mes conseils,

— quand je vous disais de partir, hier soir, vous n'auriez pas été exposé à périr, cette nuit, dans la forêt. Et sans moi, sans les braves bûcherons qui m'ont prêté main-forte, vous auriez été victime des assassins de Ricardo. Ah ! monseigneur, que n'avez-vous consenti à poursuivre votre route, à travers la forêt ! Nous vous aurions accompagné, et vous seriez, en ce moment, à l'abri du danger, loin de ce château maudit. Mon Dieu ! mon Dieu ! s'il venait à vous arriver malheur, monsieur le chevalier !

ALONZO.—Non, mon brave, ne crains rien. D'ailleurs, je suis armé, et je désire rester seul. Retire-toi.

BONIFACIO.—Je me retire, Alonzo, mais je serai près d'ici. Je vais réunir quelques-uns de mes amis, et, si vous avez besoin de secours, monseigneur, au premier cri, nous serons à vous. (*Il sort*)

SCÈNE V

ALONZO (*assis près de la table*). — Cet appartement est bien sombre !... Ces murs ont quelque chose de glacial et de sinistre ! (*Après un moment de silence*.) Vraiment, si je n'étais armé, je crois que j'aurais peur... La nuit, l'isolement, le souvenir de mes aïeux !... Ce cachot est affreux !... Que d'infortunés peut-être ont gémi dans ce tombeau et sont morts dans les tortures de l'angoisse ou de la faim ! Mon Dieu ! que leurs âmes reposent en paix !... C'était, dit-on, dans cette partie du château qu'habitaient mon père et ma mère... Vous me les avez ravis, ô mon Dieu, avant que j'aie pu apprécier leur affection : soyez leur récompense pour tout le bien qu'ils m'ont fait !... Ma mère, ma bonne mère, du haut du ciel, soyez toujours l'ange tutélaire de ma vie ! Et vous, mon père, s'il est vrai que vous

apparaî
ne red
venez
encore
sonner m
règne p
sur la t
m'effray
appuyé
bénissez
minuit.)

FERN
ment.—
mon co
comme
il ignore
la mort
dors !...
ritier de
de bon
front !...
Merci,
tais de
primais
serais,
Qu'il es
je vous
dois ign
infortun
nesse en
la béné
exempt
Que de
agréable
l'éternit
chaînes

apparaissiez ici à ceux qui vous connurent, oh! je ne redoute pas votre présence: venez m'éclairer, venez dissiper mes doutes, et que je contemple encore une fois votre visage si doux!... (*On entend sonner minuit.*) Minuit sonne! Le plus grand silence règne partout; reposons-nous. (*Plaçant un pistolet sur la table.*) Malheur à l'imposteur qui voudrait m'effrayer! (*Penchant la tête sur sa main, le coude appuyé sur le bras du fauteuil.*) Mon père! ma mère! bénissez-moi. (*Il s'endort pendant la répétition de minuit.*)

SCÈNE VI

FERNANDO, ALONZO.

FERNANDO (*entrant sans bruit et s'avancant lentement.—A demi-voix.*)—O mon Dieu! si je ne retenais mon cœur, comme je me précipiterais vers lui; comme je le presserais dans mes bras! Mais, non, il ignore mon existence, et la frayeur lui donnerait la mort... (*Un peu plus haut.*) Dors, mon enfant, dors!... Approchons-nous encore... Voilà donc l'héritier des comtes de Stella! Quel air de douceur et de bonté!... Quelle fierté, quelle noblesse sur ce front!... Il y a du courage dans ce jeune homme!... Merci, mon Dieu, de cette grâce, que je me repentais de vous avoir demandée!... Ah! si je ne comprimais les élans de mon âme, comme je l'embrasserais, comme je le presserais sur mon cœur!... Qu'il est beau!... Quel sacrifice, mon Dieu!... Mais je vous l'ai promis... Dors en paix, mon enfant: tu dois ignorer à jamais les mystères de ma longue infortune! Ton cœur en souffrirait trop, et ta jeunesse en serait empoisonnée!... Adieu, mon fils! Que la bénédiction du ciel soit sur ta tête! que tes jours, exempts de toute affliction, s'écoulent heureux! Que des enfants soumis te rendent la vieillesse agréable!... (*Levant la main.*) Adieu!... Adieu jusqu'à l'éternité! (*Il se retire. En abaissant la main, ses chaînes font du bruit.*)

ALONZO (*se réveillant en sursaut et se précipitant vers le vieillard, le pistolet au poing*).—Qui va là? Qui êtes-vous? Répondez.

FERNANDO (*se retournant*).—Un malheureux, que la terre doit ignorer.

ALONZO.—Arrêtez! Vous ne sortirez pas. Je veux savoir qui vous êtes.

FERNANDO.—Ne m'interrogez pas, jeune homme: je dois me taire.

ALONZO. Non, non, je veux découvrir ce mystère: vos cheveux blancs, ces fers que vous portez, vos souffrances m'intéressent. Parlez.

FERNANDO (*à part*).—O mon Dieu! quel sacrifice!
(*Haut.*) Encore une fois, je vous le répète, jeune homme, je dois me taire.

ALONZO (*à part*).—Quels affreux soupçons s'élèvent dans mon âme! (*Appelant.*) Bonifacio!

FERNANDO.—Qui appelez-vous? (*Bonifacio entre.*)
Quoi! Bonifacio?

SCÈNE VII

FERNANDO, ALONZO ET BONIFACIO.

BONIFACIO.—Grand Dieu! Le revenant! Votre père! monseigneur.

ALONZO (*se précipitant vers le comte*).—Ciel! mon père? Oh! que je vous embrasse!

FERNANDO.—Mon fils, que je te presse sur mon cœur! (*Bonifacio sort.—Le comte tombe dans un fauteuil.*)

FERN

ALONZ
ce mystè
Qui vou
tient? P
trissent
comte.)

FERN
de moi;
de cette
pour br
Laisse-n
temps d
fuis loin
la fureu
rencontr

ALONZ
et vous
père, je
qu'avec
j'irai den
j'irai leu
leur fair
fait subi

FERN
pour tou

ALONZ
lable; e
du moïn
et de m'

FERN
vient !...

SCÈNE VII

FERNANDO, ALONZO.

FERNANDO. — Mon Dieu, merci !

ALONZO. — Mon père, oh ! hâtez-vous de dissiper ce mystère. Depuis combien de temps êtes-vous ici ? Qui vous a jeté dans cette prison ? Qui vous y retient ? Parlez, parlez... Que je brise ces fers qui meurtrissent vos bras... (*Il cherche à briser les fers du comte.*)

FERNANDO. — Mon fils, Dieu est bon : il a eu pitié de moi ; il a exaucé ma prière... Merci, mon Dieu, de cette faveur, que je n'osais espérer !... Tes efforts pour briser cette chaîne sont inutiles, mon fils... Laisse-moi seul. Oh ! ne demeure pas plus longtemps dans ces lieux funestes ! Fuis sans retard, fuis loin de ce château maudit ! Hélas ! qui sait où la fureur de mes persécuteurs les porterait, s'ils te rencontraient dans cet appartement !

ALONZO. — Je ne les crains pas. Qu'ils viennent, et vous verrez si je suis digne de vous. Non, mon père, je ne vous quitterai pas ; je ne sortirai d'ici qu'avec vous ; ou plutôt vous sortirez avec moi, et j'irai demander à vos bourreaux, l'épée à la main, j'irai leur demander raison de votre captivité ; j'irai leur faire expier toutes les tortures qu'ils vous ont fait subir !

FERNANDO. — Mon fils ! au nom du ciel ! par pitié pour ton père ! fuis, fuis, hâte-toi de fuir !

ALONZO. — Ma résolution, mon père, est inébranlable ; et si je ne puis vous délivrer, je veux avoir du moins la consolation de partager vos souffrances et de m'ensevelir avec vous !

FERNANDO. — Mon Alonzo !... Grand Dieu ! on vient !...

ALONZO.—Ne craignez rien, mon père. Malheur à qui oséra vous toucher !

SCÈNE IX

LES MÊMES, RICARDO.

RICARDO.—Que faites-vous ici, jeune homme ?

ALONZO.—Je viens vous demander raison de ces fers, de ce cachot, de ce crime infâme ! Je viens vous demander raison de mon sang et de ma vie, que deux fois dans un jour vous avez tenté de me ravir !

RICARDO (*s'avançant vers Alonzo, en le menaçant*).— Vous le prenez sur ce ton, imprudent ?

ALONZO.—N'approchez pas, ou vous êtes mort. (*Il dirige vers lui son arme.*)

RICARDO (*reculant*).—Prenez garde, jeune homme : on ne menace pas impunément Ricardo... Qui vous a introduit dans cet appartement ?... Vous aurez à me rendre compte de votre séjour ici.

ALONZO.—Trêve d'impertinences, valet ! Vous allez à l'instant faire tomber ces fers.

RICARDO.—Vous allez, plus vite encore, vous, sortir d'ici.

ALONZO (*lui mettant le pistolet sur la poitrine*).—La clef de ces chaînes, sur-le-champ ! Je l'ordonne.

RICARDO (*à part*).—Il faut s'exécuter ; mais nous nous reverrons plus tard. (*Haut.*) La voici.

ALONZO.—Faites tomber ces chaînes. (*Ricardo détache les chaînes.*) Mon père ! que j'embrasse vos mains, que je les arrose de mes larmes ! (*Alonzo, à genoux devant son père, lui baise les mains. En même*

temps, R
sins par
poignar
le garde
bâcheron
avec Ric
vent. On
bâcheron
en délire

FERNA
fils !... V
là... sur
fouler a
le sang
(*Riant.* A
Mais vo
gouttes
Prends g

ALONZ
venez...

FERNA
—Oh !
Grand D
ôté mes
barrière
viens...

ALONZ

FERNA
tano !...
les mains
un invis
rant, gar
suis-je ?

temps, Ricardo donne un coup de sifflet ; les deux assassins paraissent, se précipitent vers les deux comtes, le poignard levé. Au même instant, Bonifacio, Jacopo et le garde du roi au service d'Alonzo arrivent avec quelques bûcherons armés. Les deux assassins reculent et fuient avec Ricardo. Les bûcherons et Bonifacio les poursuivent. On entend deux coups de feu, à l'extérieur. Les bûcherons seuls reviennent. — Fernando s'affaisse et entre en délire.)

SCÈNE X

FERNANDO, ALONZO, LES BUCHERONS.

FERNANDO (d'une voix altérée). — Prends garde, mon fils !... Vois ces gouttes de sang !... Ne vois-tu pas ?... là... sur les dalles... Oh ! prends bien garde de les fouler avec tes pieds !... Elles te souilleraient. C'est le sang d'un maudit !... Le sang de Mortano !... (Riant. Air égaré.) Oh ! je l'avais maudit, l'infâme !... Mais vois... vois encore... sur ces lambris... ces gouttes de sang !... Elles te menacent, mon fils ! Prends garde !

ALONZO (prenant la main de son père). — Mon père, venez... Votre imagination s'égare... Vos malheurs...

FERNANDO (agité de plus en plus, retirant sa main). — Oh ! non, je le connais ce sang... Il est impur ! Grand Dieu !... (Riant.) Je suis content ! Ils m'ont ôté mes chaînes... Mon fils ! ah ! franchissons cette barrière qui s'élève devant nous... Viens, Alonzo, viens...

ALONZO. — Mon père !

FERNANDO. — Le voilà qui se lève !... C'est Mortano !... L'infâme ! Il voudrait te frapper ! (Portant les mains vers Alonzo, comme pour le protéger contre un invisible agresseur.) Mon fils ! Mon fils ! (Soupirant, gardant le silence, puis, sortant de son délire.) Où suis-je ?

ALONZO.—Mon père, vous êtes près de moi, près de votre fils.....

FERNANDO.—Ah ! pardon, mon enfant : la souffrance la faiblesse, le bonheur de te voir, ont égaré mon esprit... (*Aux paysans.*) Approchez, mes anciens et fidèles serviteurs, que je n'ai pas revus depuis si longtemps ! Oh ! je vous reconnais tous, vous que j'ai tant aimés, et qui souffrez, comme moi, depuis vingt ans ! Approchez, mes enfants, que je vous bénisse, que je vous remercie. (*Les paysans lui baisent les mains.*)

assis, au
triomphe

Victoire !

Victoire !

SCÈNE XI

LES MÊMES, BONIFACIO (*entrant avec quelques paysans et le mendiant*).

BONIFACIO (*à Alonzo*).—Monseigneur, les paysans que j'avais réunis à la ferme, dans l'incertitude de ce qui pourrait arriver, sont accourus au bruit de la détonation. Je leur ai tout raconté ; ils se sont emparés de Mortano et de Ricardo, qui ont été mis en lieu sûr ; les deux brigands sont morts ; et voilà tous ces braves gens, qui, dans leur impatience de revoir le visage aimé de leur ancien maître, ont voulu descendre ici, pour célébrer le retour de votre père et vous bénir.

ALONZO.—Merci ! mes amis. Dieu vous récompensera de votre fidélité à la mémoire de votre ancien maître, et de la belle action que vous venez d'accomplir. Tôt ou tard, mais toujours, les méchants sont punis !...

BONIFACIO.—La souffrance du juste est agréable au Ciel, et Dieu la récompense !

Tous.—Vivent les comtes de Stella ! (*La scène s'illumine et les paysans exécutent, autour du comte*

assis, avec accompagnement d'orchestre, un chant de triomphe.)

Victoire! (*ter*) Que nos voix réjouissent les airs! (*bis*)
Que partout nos chants d'ivresse
Fassent retentir les airs!
Que partout notre allégresse
Éclate en joyeux concerts!
Victoire! (*ter*) Que nos voix réjouissent les airs! (*bis*)

1er COUPLET

L'aurore nous assemble,
L'aurore du bonheur!
Amis, chantons ensemble
Notre libérateur!
Vingt ans à l'esclavage
Nous avons résisté;
Mais voici fuir l'orage,
Voici la liberté!

2e COUPLET

Du plus aimé des pères
Saluons le retour!
Puisse des jours prospères
Répondre à notre amour!
Du cœur de notre maître
Que douce est la bonté!
Près de lui va renaître
Notre félicité!

e moi, près

t: la souf-
t, ont égaré
, mes auci-
vus depuis
tous, vous
omme moi,
nts, que je
paysans lui

es paysans

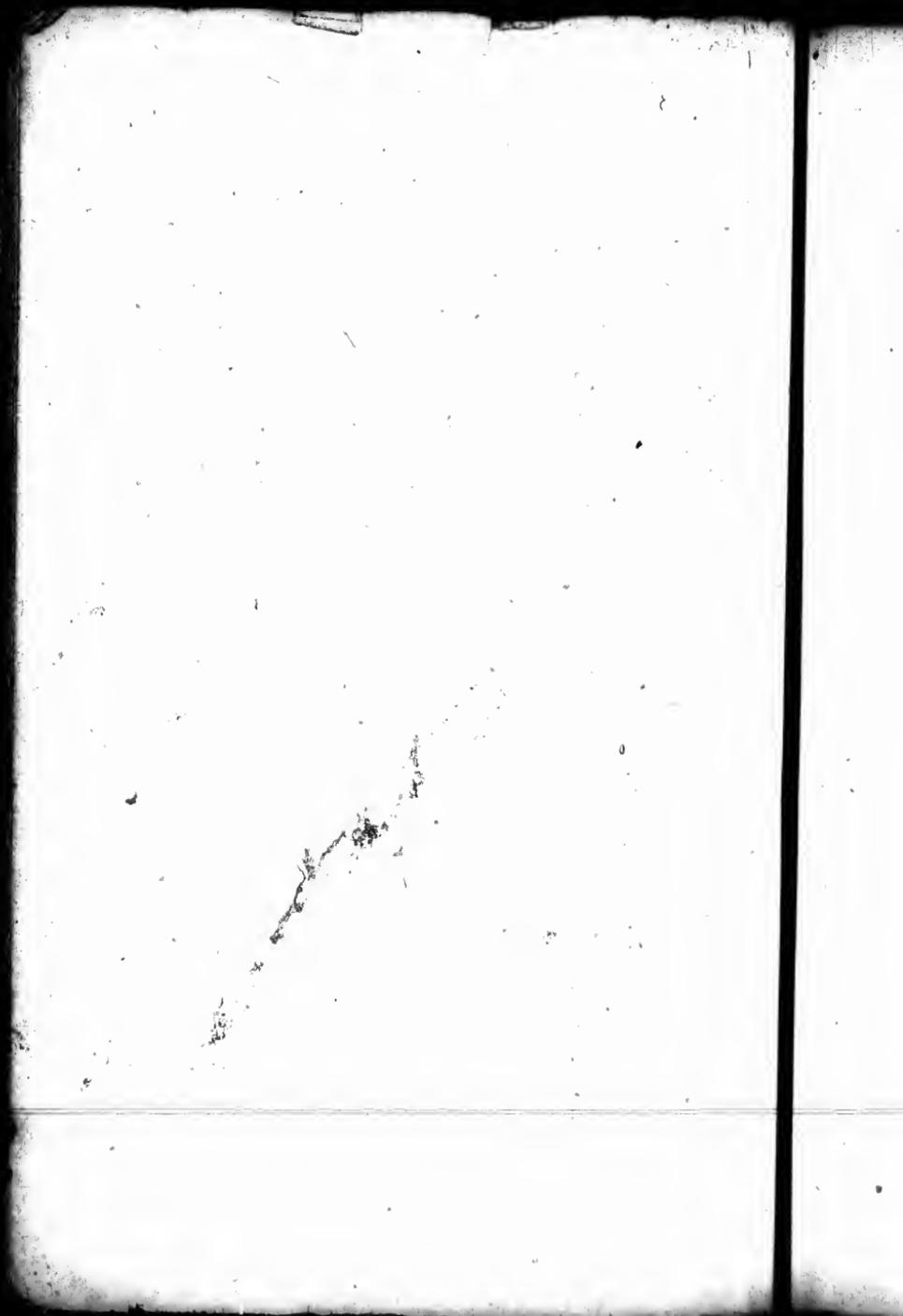
es paysans
rtitude de
r bruit de
ils se sont
nt été mis
s; et voilà
atience de
aître, ont
retour de

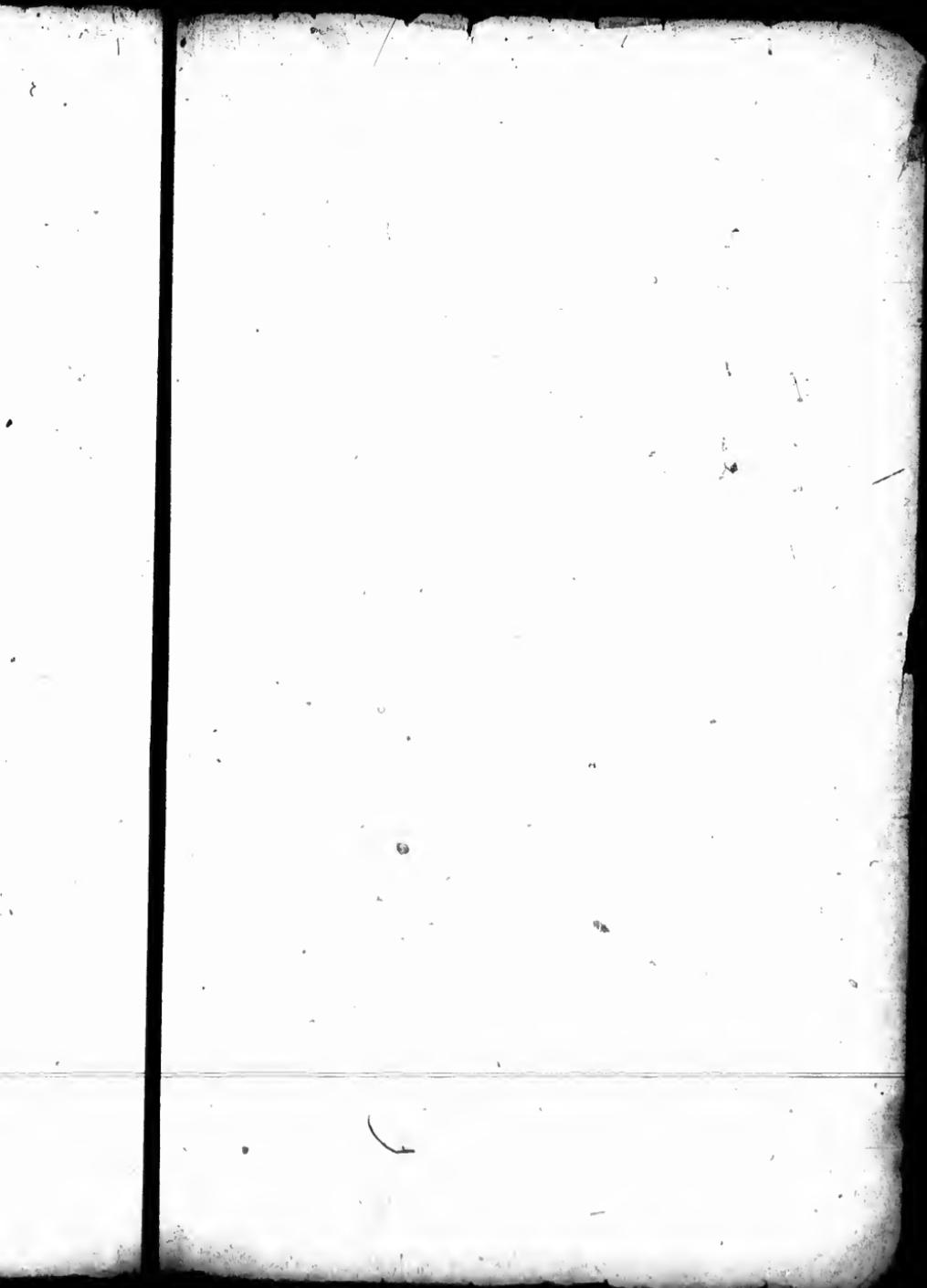
as récom-
de votre
ous venez
s, les mé-

agréable

(La scène
du comte







JUAN
M
LES A
let
78
CART
A
LE S
77
HAB
M

LES
M
UN D
ta
OHIO
3
STAN
81
LE M
pa
RIEL
14

EA
M
LES
de
CON
so
so
NGO
2

LES
di
M
VILL
2
LA M
LA
LA
LH

Pièces arrangées par J. G. V. BOUVAULT

- JEAN LE MAUDIT**, drame en 3 actes et un prologue, par Marquet, Delbes et X; 50 pages, 14 personnages. 50 cts.
- LES AVENTURES DE MANDRIN**, mélodrame en 4 actes et 5 tableaux, par Alphonse Arnault et Louis Judicis; 72 pages, 16 personnages. 50 cts.
- CARTOUCHE**, drame en trois actes, par MM. T. Nezel et Armand Oxyne; 76 pages, 18 personnages. 50 cts.
- LE SIEGE DE COLCHESTER**, drame en un acte, par A. B.; 27 pages, 7 personnages. 25 cts.
- HABIT, VESTE ET GULOTTE**, comédie en 4 actes, par MM. Varin et Boyer; 48 pages, 9 personnages. 40 cts.
-
- LES PIASTRES ROUGES**, drame espagnol en trois actes, par Ch. Le Roy-Villars; 92 pages, 12 personnages. 25 cts.
- UN HUEL A POUDE**, comédie en trois actes, par E. Fontaine; 31 pages, 10 personnages. 25 cts.
- OHICOT**, comédie en un acte par A. V. Brasseur; 30 pages, 8 personnages. 25 cts.
- STANISLAW ET KOTKA**, pièce en trois actes; 48 pages, 8 personnages. 25 cts.
- LE MAL DU JOUR DE L'AN**, ou scènes de la vie ecclésiastique, par Joannes Iovhanna; 54 pages, 7 personnages. 25 cts.
- RUEL**, tragédie en quatre actes, par le Dr Elzear Paquin; 145 pages. 25 cts.
- LA GOURME D'UN CHAT**, amuserie en un acte, par Mareschal Duplessis; 14 pages, 5 personnages. 15 cts.
- LES PIONNIERS DU LAC NOMININGUE**, drame en trois actes, par Joannes Iovhanna; 18 personnages. 20 cts.
- LES ANCIENS CANADIENS**, drame en trois actes, tiré de roman populaire de P. A. de Gaspé, II, pars. 40 cts.
- CONSULTATIONS GRATUITES**, farce en un acte (8 personnages, suite du dialogue bouffe: **LE SOURD** (2 personnages) par Régis Roy. 25 cts.
- NOUS DIVORCONS**, comédie en un acte, par Régis Roy (2 hommes, 2 femmes). 25 cts.
- LES COUSINS DU DÉPUTÉ**, comédie de mœurs canadiennes en quatre actes, compilée et adaptée par E. Z. Massicotte, (11 personnages et figuration). 50 cts.
- VILDAC**, comédie en trois actes, par Lévêque, auteur de *la Malédiction, le Procès* (6 personnages). 20 cts.
- LA MALEDICTION**, drame-vaudeville en trois actes, par Lévêque, (14 personnages et figuration). 30 cts.
- LA TOUR DU NORD**, drame en trois actes, par le P. H. Famer, S. J. (17 personnages et figuration). 30 cts.
- LA GOUTTE DE SANG**, drame chrétien en un acte, par E. Béju, (6 personnages). 25 cts.
- L'HONNEUR EST BRITANNIQUAIS**, comédie en un acte, par E. Béju, (5 personnages). 25 cts.

PIECES DE THEATRE

POUR JEUNES GENS

- LES PAUVRES DE PARIS, drame en 5 actes, par Brice-
barre et Nux, arrangé pour les jeunes gens, par A.
Martin, 11 personnages 1 50
- LE VOYAGE A BOULOGNE-SUR-MER, comédie en 2
actes, 7 personnages 0 20
- LES BRIGANDS DE FRANCONIE, drame en 5 actes, par
Lamarcellière, arrangé pour les cercles de jeunes gens,
par W. McGowan, 12 personnages 1 50
- JOACHIM MURAT, roi des Deux-Siciles, sa capture, sa
mort, drame historique et à sensation, en un acte, 8
personnages 0 15
- EDOUARD LE CONFESSEUR, roi d'Angleterre, tragédie
en 3 actes, par J. Tovahne, 12 personnages 0 25
- L'ETIENNE, com. fil. en un acte de Grange et Mollat, ar-
rangé pour les cercles d'éducation et les jeunes gens,
par Guillery, 6 personnages 0 25
- BARBOTIN ET PICQUÉ-BEAU, comédie vaudeville en
2 actes, par Anthony, 7 personnages 0 25
- NOS BICYCLISTES, opérette en un acte, par Botrel, 6
personnages 0 50
— La musique se vend séparément 0 25
- A QU'IL NEUVU, comédie en 3 actes, par Lorrain, 8
personnages 0 25
- LE CONDOLLE DE LA MORT, drame vaudeville en 3
actes, par Le Roy Villars, 13 personnages 0 25
— Musique et accompagnement de la Saltarelle et Fan-
carrille 0 50
- UN JEUNE HOMME PRESSE, vaudeville en un acte,
par Labiche, 3 personnages 0 25
- DEUX PROFONDS SCELETERS, pochade, par Varlin et
Labiche, 5 personnages 0 10
- ON DEMANDE UN ACTEUR, farce, par Bédouin, 7 per-
sonnages, suivie du dialogue de Baptiste et de son mon-
sieur sur LA POLITIQUE 0 25
- LE DESPOIR DE JOCRISSE, ou les folles d'un jour,
pièce comique en un acte, par Ernest Dole, 3 per-
sonnages 0 21
- LE DINER INTERROMPU, ou nouvelle farce de Jocrisse,
pièce comique en 2 actes, par le même, 5 pers. 0 21
- LA MORT DU DUC DE REICHTAUL, fils de l'empereur
Napoléon Ier, drame en un acte, par le même, 5 pers. 0 21
- LE CONGRÈS, ou le retour de Grinsec, drame comique
en 2 actes, par le même, 7 personnages 0 25
- LE PACHA TROMPÉ, ou les deux turcs, drame comique
en un acte, par le même, 4 personnages 0 25
- FELIX FOURRE, drame historique en 4 actes, par L.
Lorrain, 16 personnages 1 50
- LES JEUNES GARÇONS, drame en 2 actes, par
Lorrain, 7 personnages 0 25
- L'EXPIATION, drame en 5 actes, par le même, 12
personnages 1 50

